

I

Si elle fait attention à son essence, la philosophie ne progresse point. Elle fait du sur place, pour penser toujours la même chose. Avancer, c'est-à-dire s'en aller de cette place, c'est une erreur qui suit la pensée comme l'ombre qu'elle-même projette.
(Martin Heidegger, Lettre sur l'humanisme)

Insister sur la rigueur pour elle-même et au prix de perdre des intuitions profondes est un signe de stérilité (Mario Bunge)

Il y a peu de journées que je passe sans lire une page de Nietzsche dont l'intelligence est pratiquement surnaturelle.
(George Steiner)

TdM

Carrefours	4
Découvertes	4
Mesure.....	5
1905.....	5
Théo et Jules	6
La servante	6
Détails.....	8
Briques et eau	8
Agressivité	9
Ouvriers	9
Les tiques et le temps.....	9
Nature-technique.....	10
Mutisme	10
Philosophes à la mors-moi-le-nœud.....	12
Là ?	13
Libre arbitre.....	13
Comprendre	14
Blagues	14
Trop	15
Interprétation.....	15
Point de discours.....	16
Kairós	16
Dès	17
Couple impossible	18
Sans détours.....	19
Ordre	19
Les Grecs et nous	20
Fleurs artificielles	23
Nancy.....	23
Pas des pommes	23
Idées nues.....	23
Dîner mathématique.....	24
Armes.....	25
Les âmes et la peau	25

Abstraction	25
Montrer	25
Les amis de Spinoza	25
Le temps	26
Pensex	26
Œufs	27
Échafaud pour la vérité	30
Explication	30
Vérité	30
Femmes et Noirs	30
Soupçon	31
Pragmatisme	31
Détail	32
Raison	32
Les sens et les vaches	32
Ontologie	34
1889	35
Adbusters et Derrida	35
Éloignement	37
Boèce	38
Lourdeur	39
Ruelles	39
Chaos	39
Fumons	39
Passé	40
Temps	40

Carrefours

Tu es le fruit de la liberté — résultat imprévisible de biologie, de langue et de société — mais tu n'es pas libre. Ta trace est unique, mais tu ne la traces point. À chaque carrefour tu ralentis, regardes, penses et choisis le chemin qui t'avait choisi quand tu ignorais l'existence des carrefours.

Découvertes

J'ai découvert Benjamin dans les années 1980. C'était l'époque où, tous les soirs, avant de m'endormir, je lisais un aphorisme de *Minima moralia* mon piton de secours pour la traversée de la nuit. Un soir, je sentis — assez confusément, je dois l'admettre — que c'était trop : trop de voies sans issue, trop de noir, trop de malheur ; je vis que l'intelligence et la lucidité d'Adorno, si elles continuaient à s'acharner contre le mal absolu, risquaient d'émousser les facultés qu'elles étaient censées aiguïser. Le jour suivant, je lus un essai de Benjamin (je ne me rappelle plus lequel) et ce fut une bouffée d'espoir. Il me fit voir, derrière l'écran d'impuissance érigé par la raison adornienne, des clairières (sic¹ !), des points d'appui et des ponts d'espérance. Benjamin remplaça Adorno. Depuis, comme tous mes amis, j'ai cité Benjamin à tort et à travers et, à force de le citer, mais, surtout, à force de l'entendre citer, j'ai commencé à douter. Profondément. Plus profondément que lors de ma crise avec Adorno. La profondeur de Benjamin m'est alors apparue baigner un peu trop dans l'obscurisme — je m'en apercevais quand son obscurisme se transformait, dans la bouche de ses adeptes, en obscurantisme. Depuis quelques mois j'ai abandonné les lectures de Benjamin : je me suis dit qu'il fallait que je laisse tomber la poussière benjaminienne ; du flou profond qui rend mystérieux les passages les plus ordinaires, je devais me libérer. Je vais reprendre les couteaux d'Adorno, contre Adorno aussi, s'il le faut. Et il le faut.

J'ai découvert Wittgenstein il y a cinquante ans. C'était l'époque où Russell et Lénine affûtaient mes pensées. Je sentais, confusément, que trop c'était trop, que l'esprit de Russell et l'engagement de Lénine, à la longue, pouvaient diluer mes facultés que, pourtant, ils étaient censés cristalliser. Wittgenstein fut une bouffée d'espoir. Wittgenstein remplaça Lénine et Russell. Il permettait de voir, derrière les discours huilés et précis des deux grands engagés, des gouffres, des taches de nuances, des ponts de déraison. Depuis, comme tous mes amis, j'ai cité Wittgenstein à tort et à travers et, à force de le citer, mais, surtout, à force de l'entendre citer, j'ai commencé à douter. Profondément. Plus profondément que pour Lénine. Plus profondément que pour Russell. La profondeur de Wittgenstein m'est alors apparue baigner un peu trop dans l'obscurisme — je m'en suis aperçu quand son obscurisme se transformait dans la bouche de certains de ses adeptes en obscurantisme. Depuis quelques mois j'ai abandonné les lectures de Wittgenstein : je me suis dit qu'il fallait que je laisse tomber la poussière wittgensteinienne ; du flou profond qui rend mystérieux les jeux les plus ordinaires, je devais me libérer. Je vais reprendre les couteaux de Russell et les fusils de Lénine contre Russell et contre Lénine aussi, s'il le faut. Et il le faut.

J'ai découvert Proust à la sortie de l'adolescence. C'était l'époque où, tous les après-midis je renonçais au football, au billard ou aux cartes pour lire *Ulysses*, mon échafaud de rêves. Un soir, je sentis — assez confusément, je dois l'admettre — que c'était trop : trop de jeux, trop d'érudition, trop de langue ; je vis que la curiosité et l'éclat de

¹ Sic parce que « clairière » semble trop un emprunt à Heidegger.

Joyce, s'ils continuaient à s'exciter dans le monde des livres, risquaient de me faire perdre l'autre monde même s'ils étaient censés m'aider à le retrouver. Le jour suivant, je commençai à lire Proust et ce fut une bouffée de compréhension. Il me fit voir, derrière la perfection de l'écran joycien, des bavures, des marais et des fleurs fanées. Proust remplaça Joyce. Depuis, comme tous mes amis, j'ai parlé de Proust à tort et à travers et, à force d'en parler, mais, surtout, à force d'en entendre parler, j'ai commencé à douter. Profondément. Plus profondément que lors de ma crise avec Joyce. La broderie de Proust m'est alors apparue frôler le vide — je m'en apercevais quand ses détails se transformaient, dans la bouche de ses adeptes, en *motisme*². Depuis quelques mois j'ai abandonné Proust : je me suis dit qu'il fallait que je mette la dentelle proustienne sur mon bonheur-du-jour ; des vaguelettes, qui rendent intelligents les passages les plus ordinaires, je devais me libérer. Je vais reprendre les jeux de Joyce, contre Joyce aussi, s'il le faut. Et il le faut.

J'ai découvert Nietzsche à la fin de l'adolescence. C'était l'époque où je cherchais l'amour n'importe où, la profondeur dans un verre de Martini, le risque dans le poker, la jouissance sous une pute, la poésie dans *Les Fleurs du mal* et la tristesse dans Bergman. Depuis, indifférent aux idioties qu'on s'acharne à débiter, je ne peux plus m'en passer. Ses appels à ne pas céder aux idées coulant béates vers la mer du conformisme continuent à éclairer mes nuits.

Mesure

Dans « *L'homme est la mesure de toutes les choses* », ce n'est pas la perte de Dieu et la mise au centre de l'homme qui sont importantes, mais la divinisation de la mesure.

1905

Quand je disais à mes élèves que la révolution entamée par Einstein en 1905 avait bouleversé la vision de la nature en reliant l'espace et le temps dans une entité à quatre dimensions, j'avais l'impression d'être atteint par un trouble dissociatif de la personnalité. D'une part le prof qui, comme tous les hommes cultivés, croit « au bouleversement », de l'autre le paysan qui croit qu'il n'y a pas eu de vrai bouleversement — pour les paysans des Alpes le temps et l'espace étaient tellement liés qu'on employait souvent les heures pour mesurer les distances et le nombre de pas pour mesurer le temps.

Einstein a fait un simple retour au sens commun des gens communs même si les épistémologues ont raison de crier à la révolution, car le sens commun dont ils parlent est celui des hommes de sciences qui, dans leur travail, se reposent souvent sur une conceptualisation efficace, communicable et très éloignée de celle de la vie de tous les jours, ce qui a comme effet de pervertir une partie de leur sens commun.

L'espace et le temps se séparèrent dans la tête des savants à partir des débuts de la science moderne. Ils furent séparés conceptuellement par Galilée pour être ensuite liés sous forme d'équations mathématiques. Une séparation qui a eu un très grand succès, car elle permet de prévoir des phénomènes naturels (comme

² Émission de chaînes de mots autistes.

avant), de construire des machines (mieux qu'avant) et de faire communiquer d'une manière assez objective les hommes de science. Faux comme tous les concepts clairs et distincts, l'espace et le temps furent intronisés par Kant et devinrent les piliers de toute pensée qui savait reconnaître la force de la science. Comme tous les concepts clairs et distincts, ils sont nécessaires pour déblayer le terrain pour l'automatisation qui est aux aguets depuis l'invention du levier.

On dit qu'Einstein comprit que l'espace et le temps étaient moins distincts que ce que la physique classique disait quand il essaya de clarifier le concept de simultanéité. Pour éclaircir un concept simple comme celui d'événements simultanés il fut obligé de complexifier les liens entre l'espace et le temps et rejoindre ainsi la vision des paysans (qui, jusqu'à pas si longtemps étaient la grande majorité des gens communs).

Et si Einstein avait commencé à douter des concepts classiques d'espace et de temps en partant de sa vie quotidienne, par exemple les effets pervers de l'espace-temps sur sa vie de couple ? Et la vie quotidienne (d'Einstein ou de ma tante Julie), par association libre, me renvoie à l'autre personnage illustre qui du temps et de l'espace comme concepts séparés ne pouvait que se méfier. Je me réfère bien sûr à Freud dont l'inconscient, depuis au moins 1905, sans se soucier des diktats de la science et de la logique, spatialise le temps et temporalise l'espace.

Théo et Jules³

Théo dit : « On ne peut pas parler de philosophie sans la connaître ». Jules dit : « On ne peut pas parler de *Hip Hop*, sans le connaître ». Tu dis : « Non, on ne peut pas mettre sur le même plan le *Hip Hop* et la philosophie ». Jules dit : « Je ne vois pas pourquoi ». Je dis : « Je ne vois pas pourquoi ». Jules et moi nous sommes des hommes de peu de paroles et nous sommes souvent d'accord. Avec Théo aussi. Mais cette fois non. Théo est d'accord avec toi. Théo pense que la philosophie est autre chose. Je dis : « Théo confond la technique philosophique avec la philosophie ». Tu dis : « On ne peut parler de Hegel sans connaître Hegel et Kant et Haïmalderaï et Platon. ». Je dis : « Vrai. Les maçons de la philosophie ont besoin d'outils. » Jules ne comprend pas cet échange. Jules a raison. Je lui dis : « La philosophie est recherche de ce qui est ». Jules me dit « Le *Hip Hop* aussi ». Mais la philosophie n'a besoin que de quelques mots. De très peu de mots. Jules dit : « Comme le *Hip Hop*. »

Tu dis : « Non ». Tu dis toujours « non » à ce que tu n'as pas trouvé dans les livres. Tu dis : « Tu es démagogue ». Je ne te réponds pas. Jules et moi nous avons raison, Je dis : Théo et toi, vous vous trompez ».

La servante

« Pas encore », je me suis dit quand Heidegger, au début de *Qu'est-ce qu'une chose ?* parle du puits de Thalès. Pas encore le puits de Thalès, pour nous montrer le détachement de la philosophie des chosettes

³ Theodor Adorno sociologue allemand (1903-1969). Jules Hâles disque-*jockey* (1979)

matérielles ! Mais, en relisant l'anecdote, je m'aperçus que j'en avais un souvenir bien pâle. J'avais gardé seulement le sens, mon sens : je m'étais emmitonné dans une signification paisible et j'avais oublié toutes les aspérités de l'original. Voilà, l'original (pour une traduction en français d'un texte grec d'il y a deux mille trois cents ans, « original » est, bien sûr, une manière de dire) : « *Ainsi on raconte que Thalès serait tombé dans un puits, tandis qu'il s'était absorbé dans l'observation de la voûte céleste. Là-dessus une petite servante thrace, malicieuse et mignonne, l'aurait raillé de mettre tant de passion à gagner la connaissance des choses du ciel, alors que lui demeuraient cachées les choses qu'il avait sous son nez et à ses pieds.* ». Il y en a de la couleur ! Il y en a tellement que je ne suis même plus sûr que ce soit Thalès qui est au centre. Les anecdotes sont terribles ! comme la télé, elles prétendent enseigner tout en divertissant, mais cela crée des effets pervers : quand on retient la signification on les appauvrit, quand on retient la couleur ça devient « anecdotique ». Rien d'étonnant si je n'ai retenu que la signification : c'est le commentaire de l'autorité Platon qui, pour me faciliter le passage de l'examen de philo, a délavé l'anecdote : « *Cette raillerie s'applique à tous ceux qui se mêlent de philosophie* ». Ce commentaire, comme tous les commentaires qui ne dépassent pas le stade d'appendices inutiles a éteint dans ma tête tout ce que de vivant il y avait dans la scène. Et dans la vôtre ?

Observons la scène.

La servante non seulement est malicieuse — comment pouvait-on en douter, vu qu'elle se moque du grand savant — mais elle est aussi mignonne, ce qui pourrait expliquer beaucoup de choses.

Côté Thalès : et si, dans les cieux, il cherchait Zeus pour le prier de le transformer en cygne ou en taureau ?

Côté Platon : veut-il nous montrer pour l'énième fois que la beauté terrestre est sans importance ?

Côté Heidegger : nous donne-t-il une nouvelle démonstration de sa maîtrise de l'art de la manipulation des mots ? « *Et, ne faut-il pas qu'une brave servante ait l'occasion de rire ?* » La « mignonne » qui devient « brave » n'est-ce pas un classique du paternalisme ou d'une vieillesse prude ?⁴ Ça ferait sans doute trop vert un Heidegger qui dit : (*Et, ne faut-il pas qu'une servante mignonne ait l'occasion de rire ?*) ; trop redondant « *una serva malicieuse* » et trop pédant et presque cucul « *une servante thrace* » — à moins que la servante ne *trace* pas une ligne pour démarquer et ainsi démasque le sage.

Donc notre servante, bien chargée de stéréotypes, fait comprendre au sage qu'il met sa passion à la mauvaise place — notez le paternalisme de notre « notre » digne concurrent du « brave » de Heidegger.

Si elle était malicieuse, comme Platon veut nous faire accroire, elle avait certainement insisté avec ironie et bonhomie sur la « passion » : elle devait le connaître ce sage Thalès qui faisait partie de la société du spectacle de l'époque. Elle avait certainement entendu sa mère parler avec ses copines de ce vieux... de ce vieux... sage, qui n'avait pas toujours été vieux et sage. Elle se souvenait aussi de certains regards qu'il lui avait jetés quand, gamine mignonne, elle jouait sous son nez. Je m'éloigne ? De quoi ? De l'interprétation

⁴ Heidegger a oublié de nous dire qu'elle était aussi jeune, petite, etc.

canonique ? Je cherche. Je prends l'anecdote comme excuse. Je me laisse aller. J'aimerais que vous aussi vous vous laissiez aller. Vous laisser aller à ce bavardage utile, où l'on ne sait même plus s'il s'agit de philosophie ou de n'importe quoi d'autre, ce qui, philosophiquement parlant, est encore de la philosophie. Si Platon avait fait un commentaire du genre « *Cette raillerie s'applique à toutes celles qui raillent* » ou du genre « *Cette raillerie s'applique à toutes celles qui sont mignonnes* » ou encore « *Cette raillerie s'applique à tous ceux qui ne regardent pas les choses qui sont à portée de nez* », etc. cela aurait, sans doute, dévié le cours de la philosophie. Mais, Platon ne l'a pas fait. S'il l'avait fait, il ne serait pas notre (sic !) Platon, car il serait disparu dans le fleuve de l'oubli comme la malicieuse servante dont on se rappelle seulement qu'elle était servante. Ce qui n'est pas beaucoup, même pour une servante.

Détails

Découvrir que le détail contient le monde a été la révélation de ma vie. Cela m'a permis d'abandonner les « grandes théories » pour observer les « petites choses », toucher les idées et dépouiller les objets et les événements. Cette découverte date d'il y a bien longtemps, mais je n'avais pas vu l'énorme piège qu'elle préparait : l'impulsion à théoriser sur tout. À tuer le détail dans l'œuf pour en faire une grande théorie.

Briques et eau

Les philosophes qui croient pouvoir isoler des concepts et préparer ainsi des briques pour la construction de la vérité sont naïfs comme le baron de Münchausen qui voulait sortir du marais en se tirant par les cheveux. Ceux qui croient qu'il y a des comportements moins naïfs que celui du baron sont encore plus naïfs que ce dernier. On suggère parfois que les philosophes bâtissent avec ces briques des édifices théoriques. L'image de l'édifice comme celle de la brique est une image mauvaise et fausse même si elle est, sans doute, utile pour ce pan de la pensée conceptuelle chargée de la science et de la technique.

Tout concept, même le plus frêle, se fait une place à coups de coude et, par ce fait même, crée une injustice — théorique — qui sera, un jour ou l'autre, réparée par les concepts bousculés. Tout se passe comme si la conceptualisation devait toujours laisser des restes qui seront récupérés pour devenir le nouveau centre qui a comme restes, entre autres, le vieux centre. Ce va-et-vient de la périphérie au centre est sans solution de continuité, même si la perception historique nous montre des coupures nettes.

L'action de puiser un seau d'eau dans le fleuve turbulent de la vérité est certainement une meilleure analogie que celle de la brique. L'eau du seau est séparée de l'eau du fleuve par le métal du seau, mais, en elle-même, elle ne se différencie pas de l'eau qui coule entre les berges. Malheureusement, il y a une différence fondamentale entre le seau qui contient de l'eau et le « seau des concepts » : les parois de ce dernier sont moins clairement identifiables. Le seau est fait lui aussi d'eau et la seule différence entre l'eau qui fait le seau et l'eau dans le seau est le degré de viscosité. Ce qui ne devrait pas étonner, car dans la pensée il n'y a que du liquide plus ou moins gluant.

En bons descendants des poissons, après avoir abandonné le liquide amniotique, nous vivons dans la mer du langage : une mer où les concrétions qu'on appelle individus surnagent en s'agrippant aux bouées conceptuelles fabriquées dans l'usine-société.

Agressivité

Souvent quand je lis des essais « pensés », j'oscille entre deux sensations également fastidieuses dont je me libère en me laissant emporter par une agressivité salubre : je vois d'un part l'auteur agrippé à son idée comme un naufragé à la cuisse du compagnon mort, de l'autre les mots qui forment, au hasard de la facilité, une chaîne d'indifférence au monde.

Ouvriers

Si on demandait à un ouvrier de la philosophie à quelle école appartient le philosophe qui, dans une conférence tenue à Oxford en 1920, prononça la phrase suivante : « *J'estime que les grands problèmes métaphysiques sont généralement mal posés, qu'ils se résolvent souvent d'eux-mêmes quand on en rectifie l'énoncé, ou bien alors que ce sont des problèmes formulés en termes d'illusions, et qui s'évanouissent dès qu'on regarde de près les termes de la formule* », il nous regarderait indigné et, avant de partir en bombant le torse, il ne se priverait pas de crier : « Mais, c'est banal... Pour qui me prenez-vous... Votre question m'offense... Je ne vous répondrai jamais ». Et bien, ce n'est pas ce qu'il croyait avec une assurance si bête. Ce n'est pas Wittgenstein. Comme d'habitude il se trompe, parce que dans son travail à la chaîne (livres, conférences, articles et, quand il a le temps, cours) il n'a plus le temps pour réfléchir. Travail à la chaîne ? Non. Ce n'est pas un travail à la chaîne, c'est lui qui est une chaîne d'assemblage d'idées reçues. (Le philosophe cité est Bergson).

Les tiques et le temps

Il n'est pas nécessaire d'avoir lu ni Proust ni Bergson pour savoir que le temps « subjectif » est dans une relation relaxée avec le temps « objectif ». C'est une évidence à laquelle on n'échappe qu'en bouchant les ouvertures de l'esprit avec le mastic des dogmes. Ce qui est moins évident, c'est d'accepter que le temps objectif ne soit pas moins arbitraire que le temps subjectif : que le temps est une invention humaine, en somme. Invention humaine, quand l'homme comptait les couchers du soleil et les passages des saisons, mais humaine surtout depuis qu'il rend le temps abstrait en le mesurant avec un chronomètre. L'homme a inventé le temps parce qu'il avait besoin de le compter pour échanger et pour se rencontrer.

Pour communiquer et commercer.

Quoi de plus normal donc que d'employer ce temps purifié pour calculer la valeur des marchandises ? Pas besoin d'avoir une théorie à toute épreuve de l'ontologie du temps pour se convaincre. Il suffit de penser

aux tiques. Je dis bien aux tiques et pas aux tics, les compagnons des tacs. Les tiques que Jacob von Uexküll rendit célèbres et qui, à leur tour, firent connaître Uexküll dans des milieux autres que celui des zoologistes et des écologistes. Une tique contribua de manière particulière à sa notoriété : celle qui passa dix-huit ans sans le moindre mouvement, faisant la morte dans l'« attente » d'un mammifère qui ne vint jamais. Les dix-huit ans qu'elle passa sans manger, sans boire, sans bouger furent-ils longs ? Question insensée. Le temps des tiques n'a rien à voir avec le temps des hommes (ni avec celui qu'on dit subjectif ni avec l'autre qu'un affuble d'objectivité). La tique n'attendait pas. Elle était là, aveugle à tout ce qui n'était pas acide butyrique, l'acide contenu dans la sueur. Pour ceux qui ne se sont jamais intéressés aux tiques, qu'il suffise de dire qu'elles sont aveugles et sourdes et perçoivent l'arrivée des proies (mammifères) par l'odorat. Lorsqu'un mammifère passe sous la branche où la tique est posée, l'acide butyrique la force à se laisser choir. Dès qu'elle sent les poils, elle ouvre un sentier, enfonce sa tête sous la peau et elle suce jusqu'à ce que mort s'ensuive — pas toute de suite, à vrai dire : quand elle a fait le plein elle se laisse tomber par terre et dépose les œufs et, ce qu'il fallait faire ayant été fait, elle rend son âme (si elle en a une) à dieu (s'il en existe un).

PS. À l'amie qui me dit que les dix-huit sont « objectivement » passés, je répondis que « objectivement » est une étiquette collée par les humains pour compter, qu'il n'existe pas de temps objectif mais seulement un temps humain : un concept.

Nature-technique

La multitude comme état de nature, mais d'une nature qui n'est plus celle de Hobbes : d'une nature qui est une nature-technique. La vieille nature (oui, la vieille nature) permet une unification présymbolique (dans l'action) ; la parole nous met (nous jette) dans le Monde et là, la technique moderne (celle qui crée la nature-technique) réifie une partie du symbolique qui structure le monde. C'est la nature-technique (dorénavant nature) qui permet de dire que l'Un n'est pas une promesse, mais une prémisse. C'est parce que la technique a volé une partie du monde que la multitude est plus qu'un simple ensemble de parlants. Quoi qu'il fasse, dans le nouveau monde, l'individu-monade n'est plus une monade. La solitude devant l'infini de la nature n'est plus. Le romantisme insipide, inquiet et frissonnant est mort. Dans les limites du nouveau monde, infiniment fini, la multitude habite les cellules géométriques du monastère de la solitude. Avec les scories du vieux monde la multitude entraîne une mémoire qui n'est plus une laisse. Ni un cilice.

Mutisme

J'aime les essais qui font des va-et-vient continuels entre le concret et l'abstrait, qui prennent un détail de la vie quotidienne comme escabeau pour grimper vers un concept ou qui éclairent avec une analogie de ce bas monde une idée un peu trop vague ou hautaine. Mais, je n'avais jamais pensé aux effets pervers de cette méthode qui permet aux meilleurs prestidigitateurs du cirque philosophique de nous ébahir avec des lapins qui sortent de chapeaux vides ou des pigeons qui ne cessent de s'envoler d'un voile qui ne voile

rien. Devant ces merveilles de la parole, on est comme des enfants. Comme des enfants on rit, on frappe des mains, on crie et, de retour dans notre chambrette, on essaye inutilement de les imiter. Cette manière de philosopher est fabuleuse, mais elle demande que l'auteur ne change pas continuellement de niveau de réflexion et surtout que, pendant ses déductions, il n'emploie pas un mot dans des acceptions différentes. Pour ce type d'essais, il faut qu'il soit poète plus que logicien, mais, s'il a besoin de déductions, il faut qu'il laisse son côté poète-créditeur et qu'il mette la salopette de la grise rigueur. Si le philosophe, outre ses capacités de prestidigitateur, a une culture immense et le génie d'une intelligence débridée, il peut nous faire prendre facilement des vessies pour des lanternes. Comme Agamben dans *Enfance et histoire* avec « expérience » : « *L'homme moderne rentre chez lui le soir épuisé par un fatras d'événements — divertissants ou ennuyeux, insolites ou ordinaires, agréables ou atroces — sans qu'aucun d'eux ne se soit mué en expérience*⁵. » À une première lecture on ne peut que penser que l'« expérience » dont parle Agamben n'est pas l'expérience du langage commun : celle que nous avons, toi et moi, dans notre vie quotidienne, car il est très difficile de s'imaginer sans expériences.

En disant que l'homme moderne n'a pas d'expériences, il sous-entend que l'homme non-moderne en avait. Que, contrairement à toi et à moi, les événements des hommes non-modernes se muaient en expériences. Mais, le fait d'être épuisé par « un fatras d'événements », est-ce vraiment une caractéristique de l'homme moderne, de tous les hommes modernes ? Il me semble évident qu'il y a des hommes modernes qui ne sont pas épuisés ou parce qu'ils ordonnent les événements ou parce que les événements ne sont pas assez nombreux pour s'accumuler dans un fatras et puis comment peut-on être sûr qu'il n'y avait pas d'hommes non-modernes épuisés ? Est-ce qu'il veut tout simplement dire que l'homme ne réussit pas à muer en expériences les événements quand leur rythme est trop rapide ? Mais les événements, pour être des événements, doivent avoir une certaine importance pour l'homme qui les vit, autrement ils ne sont pas des événements et, à plus grande raison, ne peuvent pas se muer en expériences : c'est-à-dire en quelque chose qui dure après l'événement et contribue à forger l'esprit⁶. Serait-il possible qu'Agamben confonde les « événements objectifs », ceux qui se passent dans le monde extérieur avec les « événements subjectifs » ceux qui passent outre la barrière du corps et fondent dans la soupe de la mémoire, prêts à devenir discours et exemples ? À moins qu'il ne veuille pas dire qu'il n'y a plus d'« événements subjectifs », ce qui me semble trop catastrophique surtout s'il croit qu'auparavant les événements subjectifs existaient. À moins que les expériences dont il parle ne soient autre chose : plus abstraites, disons plus métaphysiques. À moins qu'il ne soit pas sur le terrain de la philosophie académique et non sur celui de la philosophie tout court ou du sens commun. Et pourtant non. Après quelques lignes il prend un exemple concret tiré de Benjamin⁷, sur les survivants des champs de bataille

⁵ Giorgio Agamben, *Enfance et histoire*, Payot, 2000.

⁶ Ce serait ma définition de l'expérience.

⁷ Je n'ai pas la force d'introduire des considérations sur le fait que Benjamin aussi mélange les niveaux comme

de la Première Guerre mondiale : « *Ils revenaient frappés de mutisme [...] non pas enrichis d'expériences susceptibles d'être partagées, mais appauvris* ». Il s'agit donc d'une expérience comme la tienne ou la mienne. Ou celle de nos grands-parents.

À propos de la Première Guerre mondiale, j'ai connu plusieurs survivants et aucun n'était frappé de mutisme. Surtout pas ! Que d'histoires de guerre m'a racontées mon grand-père ! Histoires où il n'y avait pas de pouvoir assez fort pour écraser la dignité de l'homme.

Mon grand-père n'avait pas été frappé de mutisme. Moi non plus : souvent quand je rentre, après une agréable journée de travail, j'ai des expériences à raconter. J'ai des événements qui se sont « mués en expériences » et qui me suivent pour toujours en s'enchaînant à d'autres expériences. Toi aussi, je suis sûr. Donc ? Donc Agamben parle d'autre chose et en citant Benjamin il brouille les pistes. À moins que... à moins que pour les spécialistes de la philosophie la seule expérience soit celle de la philosophie académique.

Philosophes à la mords-moi-le-nœud

1. Simulacre de profondeur créé par des banalités et des lieux communs si « normaux » que le lecteur se sent obligé d'aller chercher un autre sens, plus profond — qu'il finit par trouver, car il y en a toujours un autre.
2. Rhétorique fondée sur la ruse : on présente un concept qui, depuis belle lurette, dans le milieu, est considéré comme profond et qui dans un autre milieu est considéré comme superficiel et on y ajoute un « apparemment⁸ ».
3. On enfonce des portes ouvertes en écrivant des pages et des pages pour essayer de montrer qu'elles sont fermées.
4. Des jeux pour des étudiants qui doivent s'entraîner dans un semblant de réflexion.
5. Avec leur manque de classe, de travail et de génialité ils détruisent l'héritage de Nietzsche, d'Heidegger et de Wittgenstein et portent de l'eau au moulin des rationalistes les plus bornés.
6. Les ellipses, les silences, les difficultés de Benjamin deviennent des mécanismes rhétoriques au service du vide. Ce qui fait du mal aux manières intellectuellement rigoureuses, riches et poétiques de parler du vide.
7. Avec moins de courage et d'originalité, ils reprennent, sans l'avouer, l'idée de l'écriture automatique — ce qui à l'ère de l'informatique pourrait aussi être une jolie petite idée.

Agamben.

⁸ Un bel exemple dans le livre de Derrida sur Nancy. Avant-propos : « le toucher (...) sens apparemment le plus superficiel ». Ce qui ne veut pas dire que Derrida appartient à cette catégorie, même si tous ses épigones y sont. Ceci devrait le faire réfléchir sur les écoles de pensée de ceux qui ne veulent pas d'écoles.

Là ?

L'excès de subjectivité donne continuité au sens partagé — le seul sens qui ait un sens — permettant ainsi aux sens de s'ouvrir et à l'engagement de sourdre : engagement de l'esprit dans les choses du corps et engagement du corps dans celles de l'esprit : conditions nécessaires pour toute assimilation (partielle, bien sûr ! partielle, très partielle...) du « hors de soi » pour se nourrir ainsi du cœur de la cité. L'engagement, pour qu'on ne s'effiloche pas entre les ronces de la vie, engage la raison qui brodera des justifications jusqu'à ce que mort s'ensuive. Une fois que la raison est là, elle est là. Elle est là avec sa tendance à boucher les oreilles, tout en faisant croire qu'elle les ouvre. Elle est là pour appeler pensée tout ramas de mots qui a le moindre succès. Elle est là pour nous faire analyser le pour et le contre qu'elle-même invente pour justifier sa présence. Elle est là pour nous enseigner la voie de la sagesse, comme Elle dit. Elle est là pour satisfaire ses tendances monadiques, pour nous faire glisser sur les rails de l'ordre que famille et société ont tracé dans notre enfance — bien avant qu'Elle ne soit là. Elle est là, l'ennemie du hasard, Celle qui ne peut pas admettre que seul le hasard, seul le hasard des rencontres, des silences, des paroles, des amours, de la haine, seul le hasard dans lequel non se débat nous permet d'écouter autrui, autre chose, autrement. Elle est là, Elle qui ne peut comprendre que ce qu'Elle voit comme hasard n'est que Nécessité et que ce qu'Elle voit comme nécessité n'est que Hasard.

Libre arbitre

C'est ce qui les a le plus frappés, le libre arbitre. Ils aiment l'idée que l'on soit libre d'aller à gauche ou à droite.

Si l'homme n'est pas libre, il n'y a pas d'éthique et sans éthique pas de politique et sans politique pas de vie humaine, de possibilité d'échange...

Ils ont bien appris la leçon.

Elle essaye de les faire penser que le contraire pourrait être encore plus vrai : que si l'on est libre il n'y a pas d'éthique (d'espaces communs) possible, pas de politique sinon celle du laisser-faire.

En chœur : si l'on n'est pas libres, on est des machines !

(En disant cela ils touchent une corde très sensible de son âme d'ingénieur que les machines n'ont jamais fait baver, mais elle préfère ne pas leur dire ce qu'elle pense : ils comprendraient tout de travers).

Elle leur dit que le libre arbitre n'est qu'une construction de vieux prêtres prêts à tout pour que le mal et le bien règnent, insouciant de la vie.

Ils lui disent qu'elle est postmoderne et dans leurs bouches, encore assez proches de la sécurité du lait maternel, c'est l'insulte des insultes.

Elle voudrait leur dire que la liberté meurt avec l'enfance et que de là sourd l'espérance. Elle ne le dit pas.

Comprendre

« Je n’y comprends que dalle », me dit-il en me redonnant, le petit livre que je lui avais passé, avant mon départ pour la France, « pour moi, ce sont des mots enfilés au hasard sans aucune relation entre eux... Je comprends chaque mot, mais l’ensemble, c’est du n’importe quoi. Je te le jure, c’était comme si je lisais du chinois ». J’essayai de lui dire que, peut-être, il avait des difficultés avec le verbe « comprendre » plutôt qu’avec la compréhension. « Non, cette fois je ne me ferai pas emberlificoter. Quand tu parles, j’ai toujours l’impression que ce que tu dis est correct. Tu parles tellement vite que je n’ai pas le temps de réfléchir, et puis le ton, les gestes le regard... ça aide à croire d’avoir compris. Écoute, au lieu de me l’expliquer de vive voix, écris-le. Explique-moi, par écrit, pourquoi je ne comprends pas ce que c’est que comprendre. » Je lui dis que des milliers d’articles et des centaines de livres ont été écrits à ce sujet et qu’il serait bien prétentieux de ma part... « Tout ce que j’ai lu m’a laissé sur ma faim. Et puis, ne me dis pas que tu as peur de paraître prétentieuse ? Fais un essai. Si je ne te comprends pas, ça voudra dire que je suis plus débile que tu ne le penses ou que, toi non plus, tu n’y comprends que dalle... Mais, surtout, je t’en prie, un texte très court ! »

Je fus concise. Sans doute trop : « celui qui écrit appauvrit le monde pour enrichir la langue et celui qui lit appauvrit la langue pour enrichir le monde. Le sens n’est qu’un pont de mots tissé entre deux mondes. C’est un hasard si le devenir a donné les mêmes fruits. »

Blagues

Je n’ai pas l’outrecuidance d’affirmer que la sagesse populaire, avec sa cohorte de blagues, est le noyau immarcescible de la sagesse philosophique : j’ai trop fréquenté des intellectuels méprisants... mais...

Voici deux blagues juives tirées de *Le pentateuque*, un roman de Angel Wagenstein.

La première est une très parfaite introduction à Roscelin de Compiègne⁹ et la deuxième, fort socratique, devrait être rendue obligatoire dans tous les séminaires de doctorat.

« Mendel [...] rencontra quelqu’un dans la rue et s’exclama :

- *Comme tu as changé, Moïsche, sans ta barbe et tes moustaches !*
- *Je ne suis pas Moïsche, mais Aaron, répliqua l’autre.*
- *Tiens donc, tu as même changé de nom. »*

« Jessel [aveugle] se rendit en tâtonnant jusqu’à chez le rabbin pour demander à celui-ci :

- *Que fais-tu, rabbin ?*
- *Je bois du lait.*

⁹ Nominaliste français du XI^e siècle.

- *À quoi ressemble le lait, rabbin ?*
- *Il s'agit d'un liquide blanc.*
- *Qu'est-ce que signifie « blanc » ?*
- *C'est-à-dire... blanc comme un cygne.*
- *Qu'est-ce qu'un « cygne » ?*
- *Il s'agit d'un oiseau au cou flexible.*
- *Qu'est-ce que signifie « flexible » ?*

Le rabbin plia son bras au niveau du coude.

- *Voilà, efforce-toi de comprendre ce que signifie « flexible ».*

Jessel l'aveugle tâta délicatement le bras du rabbin et s'exclama sur un ton reconnaissant :

- *Je te remercie, rabbin. Je sais maintenant à quoi ressemble le lait ! »*

Note pour les thésardes : Jessel ne demande pas « C'est quoi le lait ? », mais à quoi il ressemble.

Trop

« *Nos sens n'aperçoivent rien d'extrême, trop de bruit nous assourdit, trop de lumière éblouit, trop de distance et trop de proximité empêchent la vue, trop de longueur et trop de brièveté de discours l'obscurcissent, trop de vérité nous étonne* », écrivait Pascal. Ce qui m'étonne, c'est qu'il fut un temps où je trouvais ses pensées intelligentes. À leur contact, j'avais l'impression de me libérer d'une vision simple et sans finesse de la vie et de toucher le fond des choses. Maintenant que je ne vois que des banalités comme celle-ci sur « trop », je me demande si la profondeur n'est pas un effet pervers des jeux de miroir des banalités. Heureusement que Montaigne existe : « *Il y a plus de distance de tel à tel homme qu'il n'y a de tel homme à telle bête.* »

Interprétation

Dans l'introduction à son « *Métamorphoses de la parenté* » Maurice Godelier met à nu l'histoire de l'anthropologie de Morgan jusqu'à nos jours avec une civilité remarquable — et, surtout, une très belle langue où les imparfaits du subjonctif sont à l'aise, comme « *cool* » « *black* » et « *nique* » dans les chansons rap. Il montre que les mêmes faits, dans l'arc d'une centaine d'années, ont été interprétés dans des dizaines de manières différentes. La tentation de dire que les « faits » n'existent pas est donc très forte. Et, si on reste dans la parole, c'est vrai qu'il n'y a pas de faits. Mais l'homme, même s'il est défini comme l'animal doté de langage, n'est pas que langage. Certes, il est probable que l'excision soit interprétée différemment par une féministe islandaise ou par le père musulman d'une jeune fille soudanaise. Mais ce petit morceau de tissus ne se réduit pas à des mots. L'orgasme non plus ni la mort.

Les extrémistes de l'interprétation, pour soutenir leur thèse, citent souvent la mécanique quantique et

l'interprétation de l'école de Copenhague — certains arrivent même à citer Bridgman¹⁰. Mais ces extrémistes semblent ignorer que les fermions ne se voient pas, ne se touchent pas, ne jouissent pas. Les fermions, contrairement à la chapelure, aux champignons, au cerveau et au clitoris, sont intouchables, comme les mots.

Point de discours

« À un extrême, il y a les discours qui ne concèdent aucun espace au hasard et dans lesquels tout s'enchaîne avec une logique impitoyable. Des discours qu'on pourrait dire impersonnels tellement les liens entre les concepts sont forts, nécessaires ; tellement les « choses » dont ils parlent semblent des « choses de la terre » et non des mots en l'air. Des discours qui nous fascinent quand on a des penchants pour la philosophie ou la science ou quand on est jeune et allergique à l'ignorance. Des discours rigoureux et très souvent vides. » (Samuel Beckett, Premier amour)

À un extrême il y a les prêt-à-porter dont parle Beckett, à l'autre il y a les collages de mots et de phrases pigées dans l'immense sac de la langue. Des éléments collés par la glu de l'inconscient ou¹¹ par le n'importe quoi du manque de conscience. Des propos sans propos où le hasard domine du haut de la confusion. Des feux d'artifice qui nous fascinent quand on a des penchants vers l'art, quand on est jeune et sensible aux frémissements de la conscience. Discours flamboyants et vides.

Au milieu il y a les discours qui « se tiennent », qui « essayent de rompre avec les idées reçues », qui « sont porteurs de sens » ; ou encore ceux qui « nous amusent », « nous renseignent », « nous parlent » ; ou bien ceux qui sont tout simplement « intelligents ». Discours sur mesure et vides.

Enfin, il y a le discours sans discours¹², celui que la vanité ne grise. Le discours avivé par les détails et toujours prêt à se transformer en action et à mourir. Celui qui glisse entre les barbelés des professions et, avant-garde subtile, donne un sens à l'espace où se placera le corps. Celui qui soulève une fine poussière qui se dépose dans les endroits les plus sensibles et qui raie nos paroles. Et nous voilà donc à passer notre temps à rayer et fourbir.

« Quel type de discours fais-tu ?

« Je ne sais pas. Ce que je sais c'est que ce que je viens d'écrire, indépendamment de mes intentions, de mon travail et de mes capacités sera broyé par la machine à donner du sens de celui qui écoute. Les humains, points de vie — fils du hasard — ne peuvent qu'imposer ordre et règles là où leur père règne. »

Kairós

« Si tu veux être branchée, c'est l'année de *Kairós* », me dit-il quand je lui demande de me conseiller un

¹⁰ Percy Williams Bridgman (1882-1961) physicien américain père de l'opérationnisme.

¹¹ Cette opposition mériterait quelques centaines de pages d'une plume plus studieuse que la mienne.

¹² Est-ce l'équivalent du « discours sans paroles » qui est le discours préféré par Lacan ? J'en doute.

livre de philosophie. *Kairós* ? Il semble que l'année passée ait été l'année de *Sacer* et 2000 celle de *Proaíresis*, « ce qui est certain, ajoute-t-il, c'est qu'on est dans le siècle de l'*Ethos* ». Je n'ose pas lui demander si *kairós* est un auteur ou un concept. Et j'ai bien fait : il suffisait de penser que ni *sacer* ni *ethos* ne sont des auteurs pour induire que *kairós* est un concept philosophique, mais je ne suis pas la reine de l'induction, comme m'a déjà dit Ève. En ce qui concerne l'imprononçable *proaíresis*, quand je suis arrivée à la maison, je me suis jetée sur le volume 2 des *Notions philosophiques*¹³ pour découvrir que : « *Le premier usage de ce terme se trouve chez Aristote, qui le définit comme un désir, guidé par la délibération, des choses qui sont en notre pouvoir.* ». Je comprends pourquoi je ne me suis pas aperçue que le 2 000 était l'année de la *proaíresis* : cette histoire de « désir » et de « choses en notre pouvoir » je ne l'aime pas et je ne la comprends ou, plutôt, je ne la comprends pas et je ne l'aime pas...peu importe. Personnellement, je désire toujours ce qui n'est pas en mon pouvoir. Mais, ça doit être la différence entre les hommes et les femmes ou, pour ne pas être trop catégorique, entre les hommes sages et les femmes non-sages. L'année du *Kairós* ? c'est-à-dire de l'instant propice, de l'occasion. Ça, j'aime. Je sens que cette année c'est mon année. Vive le *Kairós* ! C'est année, c'est aussi l'année du cheval pour les Chinois. Ce sera donc l'instant propice du cheval !

P.S. Une question déclenchée par le tableau de Hans Baldung Grien représentant une femme à cheval sur un Aristote à quatre pattes : « pourquoi les mecs doivent toujours mettre cent couches d'abstraction entre eux et le monde. Je n'ai pas de réponses ou, mieux, celle que j'ai me créerait des problèmes inutiles avec mon petit Aristote à moi. »



Dès

Dès qu'une chose existe, elle a le droit d'exister.

Dès qu'une chose existe, on doit l'accepter.

Dès qu'une chose existe, on devrait se taire, car

dès qu'on en parle elle existe au-delà de son existence et

¹³ Notions philosophiques, dans *Encyclopédie philosophique universelle*, PUF 1990.

la vraie chose se noie dans les mots.

Couple impossible

Il y a des couples manqués comme Gide et Proust, fictifs comme Sartre et De Beauvoir, des couplets comme les frères Goncourt, des couples mythiques comme Joyce et Becket, infernaux comme Barak et Arafat, ennuyeux comme Jésus et Gandhi, heureux comme mon oncle et ma tante, des couples impossibles comme Nietzsche et Freud.

Derrida, appelle *couple étrange* celui formé par Nietzsche et Freud, ce couple que trop de voyeurs nous assurent avoir vu ensemble. Même Foucault se laisse prendre au piège de la facilité pendant quelques lignes et met Nietzsche et Freud, ensemble, du « bon côté », comme souligne ironiquement Derrida. Seulement quelques lignes, quelques pas ; après Nietzsche reste avec Holderlin, Nerval et Artaud, « les bons » tandis que Freud se promène bras dessus bras dessous avec Pinel.

Derrida prononça la troisième conférence de *Résistances* en novembre 1991, à l'occasion du trentième anniversaire de *Histoire de la folie à l'âge classique* de Michel Foucault. La conférence la plus chargée émotionnellement et intellectuellement des trois, où la critique philosophique et le dialogue entre pairs ne s'enlisent jamais dans l'anecdote ou des faciles généralités. Pas seulement entre pairs. Entre amis. Même s'il dit que non, Derrida continue à régler ses comptes avec Foucault, sans hargne, sans agressivité, avec classe : comme on règle des comptes avec un vieil ami dont l'amitié s'est « obscurcie » sans que « l'admiration soit altérée ». Et c'est Freud le pivot autour duquel tourne la conférence. Un Freud que, au dire de Derrida, Foucault déplace d'un côté à l'autre d'une ligne de partage qui, tout en étant assez floue, partage les bons des mauvais. Le « bon génie » de Freud : celui qui met au centre la parole et s'oppose aux réductionnismes biologique et évolutionniste ; et le « mauvais génie », celui qui a continué à mettre au centre la pensée médicale, celui qui a transféré les murs de l'asile dans le rapport psychanalytique. Derrida ne limite pas l'analyse de l'institution psychanalytique au mouvement pour et contre Freud seulement à l'*Histoire de la folie...*, mais il considère aussi *Les mots et les choses* et l'autre histoire, celle de la sexualité où Freud est mis complètement K.O. : « [Freud a] relancé avec une efficacité admirable, digne des plus grands spirituels et directeurs de l'époque classique, l'injonction séculaire d'avoir à connaître le sexe et à le mettre en discours. » Ce que Derrida reproche à Foucault, c'est de ne pas être allé au-delà : là où gît l'*Au-delà du principe de plaisir*. Là où il aurait pu trouver une critique de la maîtrise et du pouvoir presque foucaultiens : une « dualité pulsionnelle sans principes ». La dualité entre principe de plaisir et pulsion de mort « n'est-ce pas ce que Freud a tenté d'opposer à tous les monismes en parlant d'une dualité pulsionnelle et d'une pulsion de mort, d'une pulsion de mort qui n'était sans doute pas étrangère à la pulsion de maîtrise ? (...) J'essaie d'imaginer encore la réponse de Foucault. Je n'y arrive pas. J'aurais tant aimé qu'il s'en charge lui-même. » De manière « derridienne », de travers, il y arrive : « Mais en ce lieu où

personne ne put répondre pour lui, désormais, dans le silence absolu (...) je me risque à parier que, dans une phrase que je ne ferai pas à sa place, il aurait associé mais aussi dissocié, il aurait renvoyé dos-à-dos la maîtrise et la mort, c'est-à-dire le même, la mort comme le maître. »

Après cette conférence, impossible de ne pas plonger dans Foucault à l'ombre du couple qu'il forme avec Derrida

Sans détours

Voilà un exemple de début de livre que j'aime : « *Aucune objectivité dans cette histoire. Je suis juif et je déteste Martin Heidegger.* » (Max Dorra, *Heidegger, Primo Levi et le séquoia*, Gallimard, 2001). Je ne suis pas juif, j'aime Heidegger, Levi et les épicéas et j'ai hâte de lire ce livre.

Ordre

Aujourd'hui j'ai mis de l'ordre dans mon bureau. J'ai rangé des dizaines de livres en attente de lecture depuis des mois, certains depuis des années, comme *L'art de se taire* d'Abbé Dinouart, qui était placé sur le numéro 606 de *Les Temps Modernes* (novembre/décembre 1999). Pourquoi ce numéro d'une revue que je ne lis pratiquement jamais parmi les « à lire » ? Je ne vois d'autre explication que l'article de Shoshana Felman *Silence de Walter Benjamin*. C'est sans doute pour ça, vu que la revue cachait *De la conversation* de Zeldin Theodor.

Un article de seulement 46 pages, allons-y en attendant de manger les boulettes juives.

Le début n'est pas fort excitant, on dirait l'exercice d'un étudiant de maîtrise voulant montrer à son prof qu'il maîtrise la matière et qu'il est capable de donner une contribution originale. Le milieu est irritant et le final décevant.

À page sept je m'entends dire « Non, pas encore des commentaires à l'histoire du retour muets des soldats de la Première Guerre mondiale ! » J'ai déjà lu ce genre de considération dans l'essai *Le narrateur*, dans un livre de Giorgio Agamben. Si je ne me rappelle pas mal j'avais commenté assez durement le commentaire d'Agamben.

La longue note à page 8 sur « narration » et « information » est tellement imbuvable et prétentieuse que je me réserve le droit de la commenter longuement quand je serai moins irrité (le commentaire n'est pas tellement adressé à cette pauvre femme qui se noie dans la banalité, mais à tous ceux — et dieu seul sait qu'ils ne sont pas rares — qui ont dit, disent ou diront ces mêmes fadaïses).

Il n'y a certainement rien d'étonnant à trouver des contradictions entre des affirmations d'un auteur surtout si on les décontextualise. Qui n'a pas eu envie de dire à certains critiques acharnés « mais, lâche-lui les basquettes ». Laisse-le continuer et tu verras que la contradiction s'absorbe d'elle-même. Mais quand un critique qui se prend pour un déconstructionniste et qui travaille à coup de Paul de Man vous présente,

une à côté de l'autre, deux citations en contradiction évidente pour vous dire qu'elles signifient la même chose, vous auriez envie de fermer le livre... mais vous ne le fermez pas, surtout si vous n'êtes pas très en forme et vous avez envie de vous défouler. Voilà les deux citations, la première de Paul de Man et la seconde de Benjamin, que Shoshana Felman met côte à côte : « *Il est en toute tristesse le plus profond penchant à la mutité et qui est infiniment plus qu'une impuissance ou un déplaisir à communiquer* » et « *C'est parce qu'elle est muette que la nature est triste* ». Pour aller dans le sens de P. de Man, Benjamin aurait dû écrire « C'est parce qu'elle est triste que la nature est muette ». Pour aller dans le sens de Benjamin, Paul de Man aurait dû écrire : « il est en toute mutité le plus profond penchant à la tristesse ». C'est emploi irréfléchi des citations qui ne s'élève ni au collage, ni à la narration, ni à l'information est une mise à nu de la critique littéraire à l'état pur : un épanchement impuissant, simple babillage.

Je continuai en lisant les idioties sur *L'Idiot*.

Quand j'arrivai à « *dans la mort nous advenons à nous même (...) et l'heure de la mort nous appartient* » ce qui ne devait pas arriver arriva. J'essayai de me rebeller. Impossible. Une vision m'écrasait. Impossible de me libérer. J'ai honte... mais, la voilà : je vis Heidegger, je vis le nazisme et Benjamin je vis avec eux. Recouverts du même drap de désespoir et de peur. Avec eux. Ensemble. Même amour de la mort. C'est cela que je vis. Mais sans doute que c'est moins terrible que je ne le ressens. Il suffit de réussir à penser que la tragédie de la vie individuelle se joue sur le bateau sans timonier de l'histoire.

Les Grecs et nous

On se connaît depuis bientôt vingt ans et je crois que je ne t'ai jamais écrit. Les lettres ont toujours été très lourdes pour moi, il m'a toujours semblé qu'elles ont quelque chose d'impudique. C'est pour cela que j'aime les lettres ouvertes. Celles que le vent balaie. Voici une lettre ouverte, rédigée après ton entrevue parue dans le journal de l'Université du Québec à Montréal. Ouverte, c'est un bien grand mot : il y aura deux ou trois lecteurs en plus, mais c'est seulement après le deux qu'il y a ouverture, n'est-ce pas ? Tu peux très bien imaginer que si j'ai décidé d'écrire « ouvertement », c'est parce que nous aurons peut-être un échange qui peut intéresser plus que nous deux.

Il y a trois affirmations avec lesquelles je ne suis pas d'accord. Plus encore. Je suis en désaccord complet. Voilà la première.

« *Pour les Grecs la science n'est pas un outil de maîtrise du monde mais une découverte de sa beauté. Nous ne sommes absolument pas là-dedans.* » Indépendamment de ce qui se passe dans notre société, est-ce vrai ce que tu dis des Grecs ? Oui, je crois qu'on pourrait le dire, mais... ça dépend de quels Grecs. En te connaissant je suis sûr que tu mets parmi ces Grecs un certain Platon. Mais, même sans te connaître, il serait difficile de ne pas voir dans ton affirmation une touche « platonicienne ». Tu me diras : « Qui n'est pas platonicien ? » ou « Platonicien ? Terme usé. Inutile. » Je le sais, et tu sais que je ne suis pas le roi de la nuance et que je crois que les assertions apodictiques ont ceci d'intéressant : elles peuvent engendrer

une vraie ambiguïté, car elles forcent celui qui écoute (s'il écoute) à jouer sur la réverbération du trop-plein.

Mais je suis en train de perdre mes fils.

Que nous (les Occidentaux) ayons tous du Platon en nous me semble évident. La majorité des individus, indépendamment de leur profession (j'insiste : « indépendamment »), sont à la recherche du beau et non de la « maîtrise » (parfois ils transitent par la recherche du maître ou du temps, il est vrai, mais ce n'est qu'une balade, plus ou moins longue, plus ou moins agréable. Ce qui est intéressant, c'est que le détour leur permet de raconter et de se raconter des histoires). Et, je crois, que ce sont surtout les hommes de science et — même si cela peut te sembler absurde — les « techniciens » et les ingénieurs, qui sont à la recherche du beau et qui n'ont rien à glander de la maîtrise. Quand tu travailles autour d'un théorème, quand tu écris un programme, même quand tu fais le plan marketing de ton entreprise, la maîtrise passe souvent bien après la recherche du beau. Ce n'est pas parce que la recherche du « beau » de l'individu est employée socialement pour « maîtriser » que l'individu tombe dans l'efficacité technico-économique — comme trop de réactionnaires nous le disent. Même à l'époque de Platon, il y avait ceux qui « exploitaient » sa « recherche » pour « maîtriser ». Je ne dis pas qu'il n'y a aucune différence, mais les différences sont amplifiées parce que ceux qui réfléchissent sur les « fondements » de notre agir, à la différence de Platon, n'ont plus de contacts avec ceux qui travaillent : ceux qui, selon « eux », sont dans la « maîtrise ». C'est pour cela que je suis assez critique de certaines positions de notre ami F. et de ses élèves : ils ont un regard de sociologues sur notre société et un regard de philosophes sur la Grèce ancienne (je simplifie je le sais, mais une lettre c'est une lettre, même si elle est ouverte !) Je dirais même, si cela n'avait pas l'air d'une provocation, que Platon est celui qui a le plus contribué à cette maîtrise (sans doute plus que la bonne âme d'Aristote et au moins autant que celui qui naquit entre l'âne et le bœuf).

Découvrir la beauté du monde. Et le bien. Et le vrai.

C'est ce que presque tous les individus font quotidiennement. Mais alors pourquoi a-t-on l'impression que seule la maîtrise compte ? Je ne le sais pas. Il faudrait que des gens comme toi creusent cet aspect pour s'opposer à la « masse des penseurs », qui se transforment toujours plus en « *laudatores temporis acti* ». Mais n'est-ce pas le propre de la pensée de regarder en arrière pour mettre de l'ordre dans les bouleversements créés par ceux qui ont agi ?

Deuxième affirmation. « *Quand on raconte ce n'est pas tant faire un récit que réfléchir à ce qui nous arrive. La vraie vie, dit Proust, c'est la littérature. Que faut-il entendre par là ? Que la vie authentique est celle qui a été passée au prisme de la réflexion et reconstruite par elle. En d'autres mots, qu'est-ce qu'une vie qui arrive à son terme sans jamais avoir été réfléchie ?* » Je ne suis pas convaincu qu'on raconte pour réfléchir, mais cela n'a pas tellement d'importance. Personnellement je préfère penser qu'on réfléchit pour raconter. Je ne suis pas d'accord non plus avec Proust sur la littérature (mais ici le terme désaccord est un peu trop fort,

peut-on parler de désaccord à propos de deux amis dont l'un préfère le gruyère et l'autre le gorgonzola ?) : je pencherais plutôt vers Faulkner qui disait qu'il écrivait parce qu'il ne savait faire rien d'autre. Mon vrai désaccord est à propos de la vie authentique. J'imagine que par « authentique » tu entends AUTHENTIQUE, dans le sens heideggérien (*Eigentlichkeit*), sens qui, si je comprends bien, est ce qui est le « propre » d'une existence « mienne » et donc d'un être pour la mort¹⁴. Je ne suis pas sûr que la catégorie de l'authentique et donc du non authentique soit d'une quelconque utilité pour la réflexion et pour la vie, je suis en revanche sûr qu'elle est très utile pour raconter et pour se raconter, comme Heidegger savait si bien le faire. En passant : si je suis convaincu que Proust est un philosophe au sens classique du terme et je commence à penser que Heidegger, par contre, est un nouvelliste — au sens classique, son grand roman sur le temps n'étant qu'un accident de parcours.

J'ai encore perdu le fil.

Ah, oui. Si tu entends authentique en termes moins philosophiques, alors je crois que le contraire est un peu moins faux. Serait-il très loin du vrai et du beau celui qui meurt après avoir ajouté au monde des actions et des paroles « irréfléchies » qui ont permis à d'autres (pas moins, mais pas plus authentiques) de réfléchir sur leur vie ?

Passons à la troisième réflexion, celle qui a l'air moins philosophique mais qui est pour moi la plus importante. Celle qui me touche le plus. Celle qui me fait mal, parce que... parce que je l'ai tellement caressée, aimée... celle dont les souvenirs me font flirter avec le désespoir¹⁵. « *Nous sommes peut-être arrivés à un point où ces grands récits ne sont plus possibles, de ce qu'il n'y a plus rien d'autre à transmettre que cette incessante amplification économique, scientifique et technique chargée d'assurer notre salut...* ». Quoiqu'en disent bien des post-modernes, il y a encore des grands récits (ce n'est pas parce que la mode est aux autobiographies plus ou moins explicites qu'il n'y a pas de récits hors mode). La liste des grands récits après Proust est tellement longue... Même si Proust est né seulement onze ans avant Joyce, ils ont au moins un siècle de décalage (ce qui en soi n'est pas important, mais qui le devient si on met des lunettes historiques). Mais, Joyce est loin de nous. Plus proche de nous (même si la proximité empêche de voir clair par excès de lumière, on peut quand même risquer des projections), que dis-tu de Pynchon, Ginsberg, Gadda, Wallace, Spielberg, Godard ? N'ont-ils pas écrit de grands récits ? des récits qui nous mettent face à face avec la mort des autres et, parfois, dos à dos avec notre vie ? Et ce jeune de 19 ans new-yorkais qui, en partant d'un fait divers comme les événements du 11 septembre, a commencé à bâtir un récit qu'un critique en 3430 jugera comme « l'œuvre qui, tout étant profondément ancrée dans la post-modernité, contenait déjà tous les éléments de ce qui sera le propre du troisième millénaire : ... »

¹⁴ Je joue l'érudit mais, comme tu sais très bien, je ne connais pas la langue de la philosophie. Je le cite pour m'assurer que j'ai bien compris ce que tu entends par authentique. J'aurais pu dire tout simplement « vrai », mais cela m'aurait projeté dans le cercle vicieux du beau (le seul cercle vicieux que je connaisse).

¹⁵ Si j'étais moins hypocrite, je te dirais aussi que je n'ai pas perdu l'espoir d'écrire un récit comme celui, pourquoi pas ? du Florentin.

Ciao

Per aspera ad astra

P.S.

Comme tu vois, je prêche *pro domo mea*. Comme d'habitude. Comme tous ceux qui cherchent une maison où s'abriter du déchaînement du langage.

Fleurs artificielles

Les idées sont des fleurs qui fanent mais ne meurent pas. Fleurs artificielles : artificielles comme cette intelligence que les humains ont déléguée aux machines et qui inspire autant d'escarmouches d'idées ? Fleurs immarcescibles dont le monde n'a jamais pu se défaire, comme il ne pourra plus se défaire des produits de l'intelligence artificielle orgueilleuse fille d'idée ataviques.

Mais, les idées et les machines ne font-elles pas partie de la nature comme les hommes et les fleurs ?

Nancy

Nancy n'est pas le seul philosophe qui jongle avec des concepts réusins dans l'cerveaufactory-université ; le nombre d'intellectuels vides et sans épaisseur culturelle est énorme comme celui de ceux qui se croient intelligents parce qu'ils tordent le sens des mots. Je ne sais pas pourquoi, mais Nancy m'irrite particulièrement. J'épargne les autres, lui, non. Lui et Virilio, non. Sans doute parce que je ne suis pas toujours assez paternaliste pour excuser la bêtise des hommes qui ont eu la chance de ne pas travailler. Qu'on a payés pour penser. On discutait de psychanalyse et il me dit : « Nancy a écrit un des livres les plus importants du siècle ». Et « il », ce n'est pas n'importe qui. Il est un philosophe que je respecte énormément et que j'ai toujours vu à des années de lumière des courtisans de Nancy. Et il n'est pas le seul à dire du bien de Nancy. Derrida aussi : « Il est quelqu'un qui pense et qui écrit aujourd'hui comme pas un ». Ça fait penser. Peut-être me trompai-je. C'est certain qu'ils se trompent.

Pas des pommes

Les idées ne sont pas des pommes, quoiqu'en dise la Genèse. Celles que vous croyiez pourries reviennent verdaudes à la télé. Il y en a des mûres qui attendent des siècles avant de lâcher leur branche et d'autres qui tombent avant que l'ovaire devienne fruit. Cuites et mâchouillés se dégourdissent les mots sur des sentiers qui ne mène nulle part.

Idées nues

Les idées sont des substituts pour la matière momentanément absente que les mots matérialisent. Elles sont là dès que les choses n'occupent pas toutes nos facultés. Elles se préparent : elles s'habillent, se

voilent, se harnachent, se fagotent... trop pudiques pour sortir toutes nues, à moins que le déchainement d'une passion ne les expulse.

Dîner mathématique

Grande tablée de « scientifiques ». On mange, on boit et on rit à des blagues pas toujours très drôles. Le but de la rencontre est de parler des rapports entre la science « dure » et les sciences humaines. On fait ça en l'honneur de Alan Sokal que l'on vient d'interviewer.

Alan Sokal est un physicien américain qui a eu un énorme succès parmi les intellectuels anti-intellectuels avec un livre qui ne ménageait pas certains gourous de l'intelligentsia parisienne¹⁶. Tout au long du souper il avance, sûr de lui, et frappe du revers de ses mots ce qui n'est pas clair. Ce qu'il dit à propos des bévues sur la science de Julia Kristeva, de Jacques Lacan ou de Gilles Deleuze est inattaquable.

La fascination d'un éreintement qui ne laisse pas de place au doute fait déborder la conversation. Au début seules quelques gouttes ; après le deuxième verre, c'est une avalasse qui emporte toutes les phrases que l'ambiguïté du langage fait vivre. Tout ce qui n'est pas formule.

Là, je ne suis plus. Je me pose en défenseur de ce Heidegger que l'on vient de réduire à un tas — à un très petit tas — de rien.

« Prenons une phrase comme *Le langage est la maison de l'être*. Êtes-vous vraiment convaincu qu'elle ne signifie rien ?

- Rien. À moins de la considérer de la poésie.
- Ça dépend de ce que vous entendez par poésie.
- Tout ce qui exprime quelque chose de subjectif et qui peut être interprété de milles manières différentes. Ce qui parle aux sentiments et non à la raison.
- Alors cette phrase de Heidegger n'est pas de la poésie. Elle parle à la raison. »

Je donne une interprétation : la mienne, qui est plus que mienne. Il me répond qu'après cette interprétation le sens lui semble clair mais que la clarté est dans l'explication et non dans la phrase en elle-même.

On passe à des blagues sur les Belges.

Ils partent très tôt, ce qui n'est jamais le cas avec les non-scientifiques.

Je pense à haute voix, en lavant la vaisselle.

Question de contexte, que je me dis. « Le langage est la maison de l'être » vit dans l'histoire de la philosophie. Sans connaître cette histoire on ne peut pas comprendre. Comme pour démontrer un théorème¹⁷ il faut connaître les travaux précédents et travailler, travailler et encore travailler... avec une bonne dose d'humilité. Deleuze & Co. aussi font partie de l'histoire. C'est un fait. Malheureusement, ce n'est pas tellement le fait qu'ils n'ont rien compris à la science et qu'ils créent des écrans de mots qui est

¹⁶ Sokal Alan, Bricmont Jean, *Impostures intellectuelles*, Odile Jacob 1997.

¹⁷ Ou pour écrire bien, comme disait Flaubert.

irritant, mais le fait qu'ils décontextualisent les mots en faisant comme si les mots étaient des pièces d'un *Lego* monstrueux.

Armes

Je préfère que les armes de la rhétorique décident du vrai et du faux plutôt que les armes de la politique décident du juste et de l'injuste.

Les âmes et la peau

Logée dans la glande pinéale, à contre cœur, l'âme nietzschéenne : « Les gagnants ont toujours raison ». Triste, dans un coin du côlon, l'âme chrétienne : « Les gagnants ont toujours tort ». La peau, intéressée : « Pas de raison, pas de « toujours », seul quelques contacts. »

Abstraction

Je ne suis pas sûr que les animaux ne soient pas capables d'abstraction. Je suis presque sûr du contraire. Ce dont je suis profondément sûr, par contre, c'est que l'homme est le seul animal qui puisse inhiber sa capacité d'abstraction, qui puisse regarder les choses en faisant le choix de ne voir que des détails — qui ne sont donc plus des détails mais des « éléments » en soi — sans liens sinon avec le mot qui les définit. Ce qui permet à l'homme de dé-abstraire, de défaire ce que la perception fait, c'est la raison : la même raison que les naïfs croient être au service de la seule abstraction.

Montrer

Excepté dans le domaine étriqué des mathématiques, on peut démontrer tout ce qu'on veut. Par contre, on peut montrer seulement ce qu'on a ou ce qu'on voit. Voilà pourquoi les romanciers et les poètes (ce qui montrent) sont beaucoup plus proches du réel que les philosophes et les hommes de sciences (ce qui démontrent). Voilà pourquoi on est plus chez nous dans les mondes de Dostoïevski ou de Michaud que dans celui de Hegel, de Weber ou d'Einstein. Et Nietzsche ? Et ton Nietzsche ? Il montre, illustre, fais signe, rumine...

Les amis de Spinoza

Si l'amitié ne peut plus être comme celle qui exista jadis entre Euryale et Nisus (*Il ne fit qu'aimer trop un malheureux ami*¹⁸) ou Achille et Patrocle (*Que je meure à l'instant puisque je n'ai pas pu arracher mon ami à la mort*) ou Enkidu et Gilgameš (*Enkidu (...) mon vêtement de fête, et l'écharpe de mes ébats !*), ce n'est pas

¹⁸ *Tantum infelicem nimitum dilexit amicum.* (L. IX. vers 430)

seulement parce que les temps sont moins orageux et la mort une relation privée. Si l'amitié entre Montaigne et La Boétie et celle entre Saint-Loup et le Narrateur nous font penser à l'au-delà de l'amitié, ce n'est pas seulement parce que nous sommes plus libérés. Si les amitiés imbues d'amours qui crispent les enfants de Ducharme sont appréciées par des âmes simples ce n'est pas seulement parce que les fleurs de la littérature poussent dans un jardin pas tout à fait réel.

C'est surtout parce que la psychanalyse a nettoyé les interstices de la conscience d'une poussière millénaire, parce qu'elle a rendu l'amitié adulte. Elle l'a portée à la place que Spinoza avait préparée : chez les hommes que la raison a rendus libres. N'est-ce pas Spinoza qui, dans la démonstration de la proposition LXX de l'*Éthique* écrit : « *L'homme libre s'applique à se lier aux autres hommes par amitié* », n'est-ce pas toujours lui qui, dans la démonstration de la proposition suivante, dit : « *Seuls les hommes libres sont très utiles les uns aux autres, et sont unis entre eux par le plus grand lien d'amitié (...) ils s'efforcent dans un pareil élan d'amour de se faire du bien les uns aux autres.* » ? Il fallait bien qu'on creuse les bas fonds de l'irrationnel pour saisir l'importance de la colle qui lie les épaves de notre moi et qu'on appelle *raison*. Il fallait bien passer par Nietzsche et Freud pour arriver à Spinoza.

Le temps

Le temps renforce le pouvoir de la mémoire, du filtre qui ne laisse passer que ce qui a sa place parmi les souvenirs oubliés, ceux qui nous font ce que nous sommes ; et la frontière entre la sagesse de celui qui accepte le monde et la fermeture de qui, aveuglé par l'éclat de son monde, ne voit plus le monde, avec le temps, devient de plus en plus floue.

Avec le temps rien ne s'en va.

Avec le temps tout s'enfonce.

Un peu plus, toujours un peu plus. Toujours un peu trop.

Mais on ne sait jamais à quelle vitesse le cheval du temps avance. Ce que l'on sait, c'est qu'il avance en ligne droite, infatigable, inexorable. Pour oublier la fin de la course, pour faire comme s'il n'y avait pas de fin, on cache dans les poches de la selle quelques talismans.

Je fais partie de ceux qui ont reçu les livres comme talismans.

Pensex

Toute pensée est unique et engloutit celles qui l'ont précédée et qui l'entourent. Elle s'étend souveraine. Quand elle semble laisser de la place, son contrôle est encore plus puissant. Je me crée dans l'acte de penser et en me créant j'annule les autres. La pensée ne connaît pas de limites. Comme le sexe. Mais la pensée (comme le sexe) n'habite pas tous les hommes (mâles). Comme la connaissance que j'ai aperçue au marché Jean Talon. Panier en osille acheté à Aix. Tête chenue, gros ventre. Il court derrière sa femme aux fesses musclées. Je fais semblant de ne pas le voir. Le ? Il n'est pas un « le ». Il est une abstraction qui subsume

les hommes qui, depuis une trentaine d'années, émondent leur cerveau pour engrosser leur sensibilité stérile. Il est doux, sensible et attentif à ses bobos. Il ne lève pas trop ni voix ni verge. Il est si plat qu'il a l'air d'être profond. Il a écrit des pièces de théâtre. Il est responsable.

Œufs

Depuis quelques années la mythologie grecque me donne mal à la tête. Il y en a trop. Trop de personnages avec des pseudonymes, des allonymes, des sobriquets et des prête-noms (l'index dans *Les Héros grecs* de Karoly Kerény, contient plus de 1700 noms propres) ; trop de fredaines de Zeus ; trop de versions de généalogies. Je n'ai plus l'esprit assez flexible pour suivre.

Prenons un personnage archiconnu, Hélène, la femme de Ménélas, la somptueuse Hélène au cou de cygne, celle qui fut à l'origine de la guerre de Troie. Elle naquit du même œuf que Clytemnestre (la femme homicide d'Agamemnon, le frère aîné de Ménélas) mais pas du même père : le père d'Hélène est le cygne (prête corps de Zeus, Dieu à la chair faible) et celui de Clytemnestre est Tyndare, le mari officiel de Lédä celle qui avait déposé l'œuf après l'amour du cygne-Zeus. Même Castor et Pollux, les deux frères jumeaux symboles de l'amour fraternel qui sortent de l'autre œuf de Lédä (selon certains elle en déposa deux, selon d'autres quatre et il y a même une minorité qui pense que l'éclosion d'un seul avait suffi pour mettre sur pattes Hélène, Clytemnestre, Castor et Pollux), même les deux frères, dis-je, ne sont que demi-frères (il y a toujours dans le décor ce Zeus qui prenait un plaisir fou à mélanger sa semence avec celle de maris distraits). Un œuf (des œufs) de Lédä ? Trop simple. Pour rendre les choses compliquées, comme il se doit dans une société à la veille d'engendrer la démocratie qui ouvrira la route pour l'hégémonie américaine¹⁹, il y a une version selon laquelle les quatre escogriffes sortent d'un seul œuf déposé par Némésis, la juste colère, que certains, injustement, confondent avec l'injuste colère et la vengeance : les Érinyes. Némésis s'était transformée en oie (à cette époque-là il n'y avait pas encore de hiérarchies animales et une belle oie était une belle oie) pour ne pas se faire attraper par Zeus qui, malin comme il était, lui fit le coup du cygne. Ouf ! Mais « Lédä » était, selon une version à ne pas sous-estimer, un pseudonyme de Némésis (la juste colère) ce qui, à bien y penser, a une certaine logique, vu que « Lada » dans beaucoup de dialectes signifiait « Femme ». Double ouf ! biologiques cette fois. Et maintenant, y a-t-il encore lieu à s'étonner que la philosophie soit née en Grèce pour mettre un peu d'ordre et essayer de comprendre quelque chose dans ce bordel céleste ?

Cette histoire d'œufs n'est pas là pour introduire de manière plus ou moins excentrique la nécessité de la naissance de la philosophie mais pour parler d'un tableau exposé à Florence qu'un successeur de Leonardo da Vinci tira d'un de ses dessins : *Lédä et le cygne*.

Leonardo était de l'école *Deux œufs sans Némésis*.

¹⁹ Ceux qui pensent que je vais un peu trop vite vont un peu trop vite.

Une Lédà sans tension, en chair, mais moins plantureuse que les femmes peintes à la même époque, complètement nue, debout, de face, une main sur le cou du cygne, regarde les fruits de son amour avec un sourire énigmatique comme celui de celle qu'il est inutile de nommer ici²⁰. Castor et Pollux, jambes et zizi en l'air, viennent de sortir de l'œuf théoriquement en retrait mais que le regard, guidé par le corps de Lédà, avive ; Hélène est à côté de la coquille gauche de l'œuf qui devrait être au premier plan— qu'il s'agisse d'Hélène il n'y a aucun doute : c'est le (sic !) seul bébé à la posture féminine : mollement assis(e), les lèvres légèrement entrouvertes, le sourire énigmatique de la mère, tout le kit qui fit la fortune de *Play-boy* ; Clytemnestre à la main d'harpie, encore plus triste que ses deux frères, moins mollement couchée qu'Hélène, a le regard que les nuages de la tragédie ont déjà obscurci.

Et puis il y a le cygne-Zeus. L'excuse²¹.

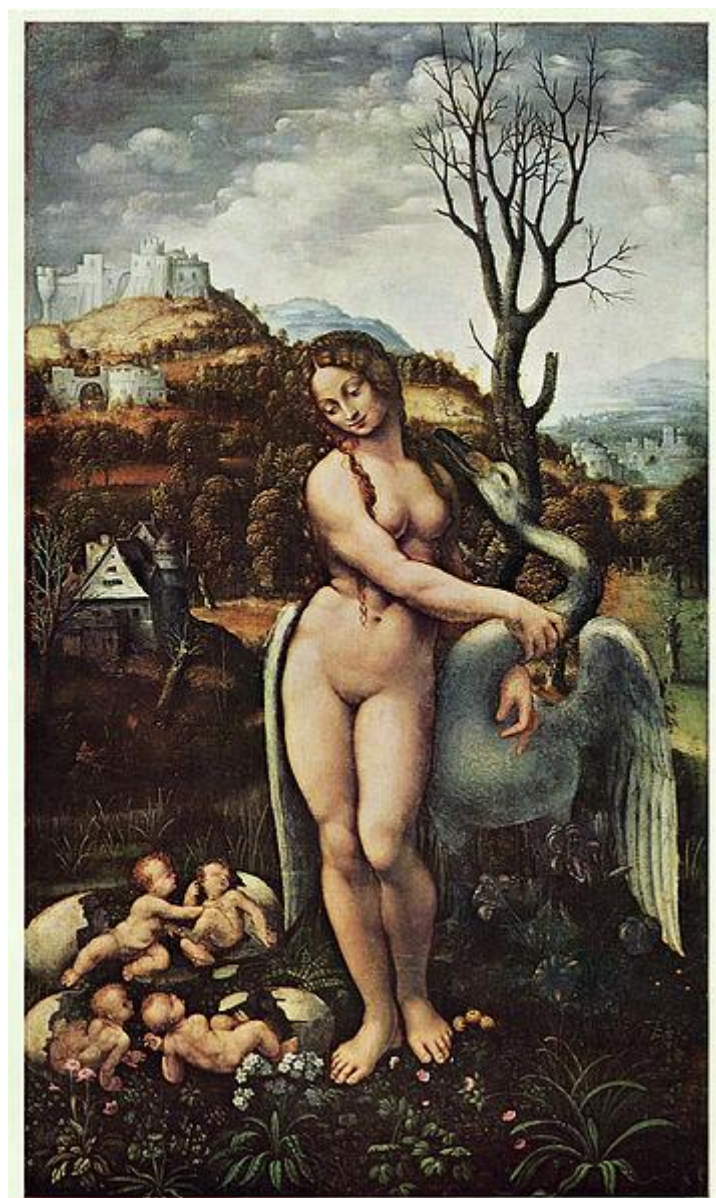
Noir, pattes écartées, une aile ouverte qui accueille la croupe et suit la hanche et la cuisse, de Lédà, il a l'air complètement con²² : l'œil tourné vers le haut comme si les vapeurs de la volupté ne l'avaient pas encore abandonné, la bouche entrouverte avec la tristesse bête du *post c... omne animal*, le cou tendu pour un remerciement qu'elle n'a pas l'air de vouloir donner. L'air vraiment con. Et penser qu'il s'agit de Zeus. Est-ce que ce grand malin de Leonardo est en train de nous dire que les hommes qui aiment une femme ont l'air si con qu'il vaut donc la peine de devenir homo ?

Et pour en finir avec cette histoire d'œufs : faut-il s'étonner si l'interprétation archaïque de l'oie-Némésis qui dépose l'œuf pour Lédà est plus scientifique que l'interprétation classique qui fait déposer les œufs à une femme-femme parce qu'un oiseau l'a fécondée ? On s'étonne si on fait partie de la race des pas-très-malins-avec-tendances-chroniques-pour-la-bêtise, de ceux qui n'ont pas encore pigé que la science permet de remettre les femmes dans les lieux de pouvoir d'où quelques milliers d'années de peurs masculines les ont chassées.

20 J'imagine que c'est ce sourire qui fait dire aux experts que le tableau n'est pas de Leonardo. Un maître de sa taille ne fait pas des copier-coller si évidents.

21 De l'élève de Leonardo pour peindre une femme nue, la mienne pour faire tout un baratin.

22 Mon amie me fait noter que le bec du cygne ressemble à celui d'un flamand rose.



Échafaud pour la vérité

Il y a toujours un peu de vérité partout, il suffit de trouver les mots qui l'échafaudent.

Explication

Marx a écrit que « *ce n'est pas l'anatomie du singe qui explique celle de l'humain, mais le contraire* » et il avait sans doute raison. Surtout à son époque et, surtout, du point de vue politique. Mais nous n'avons pas tort de croire que les anatomies n'expliquent rien, surtout à notre époque et, surtout, du point de vue politique. Les hommes n'ont pas besoin des singes, ni les singes des hommes pour expliquer quoi que ce soit. La raison humaine, dans sa chasse effrénée au semblable, trouve toujours des simplifications qu'elle appelle explications et choisit l'une ou l'autre, en fonction des désirs du corps qui la fait vivre. Mais le « corps qui la fait vivre » est encore une simplification de la raison, car corps et raison, quand ils sont deux, ne sont que des mots. Et *désir* aussi n'est qu'un mot. Mais les mots seuls nous donnent l'illusion de choisir et donc de comprendre. Et cet « en fonction de » que je viens d'écrire ? « En fonction de » est ce qui nous fait observer les mécanismes que nous avons inventés pour avoir l'illusion de comprendre et donc de choisir. « En fonction de » est un outil de la raison. Mais là où la raison bâtit des outils, là prospère la technique et — selon les nouveaux catons — meurt la liberté.

Vérité

La vérité comme *conformité de l'intellect et de la chose*, est une vérité fort contestée à cette époque où la parole égruge sans arrêt les choses. S'est-elle donc transformée en *conformité de la parole à la parole* ? Probablement. Ce qui ne satisfait guère ceux qui ont besoin de croquer dans le dur et qui ont transformé l'intellect en cerveau : ils l'ont fait devenir une « chose » et la vérité s'est ainsi endurcie en se transformant en *conformité de la chose à la chose*. Mais les choses sont naturellement conformes aux choses et nos amants des choses se retrouvent avec une vérité qu'est toujours vraie — ce qui ne peut être que faux. Et si, dès qu'on essaie d'échapper à la définition que le bon sens dicte (*conformité de l'intellect et de la chose*) on se retrouvait sans vérité ? Ce serait une grande victoire de la raison humaine, contre la raison « divine ».

Femmes et Noirs

Je ne les comprends pas. Non, c'est le contraire. Ils ne me comprennent pas. Je dois m'expliquer très mal. Comme quand je parle des suicidés palestiniens encouragés pas des imams sans foi, sans espérance, sans charité.

Je suis pour Mugabe parce que je trouve que l'expropriation des Blancs est politiquement nécessaire, esthétiquement belle et techniquement complexe. Je m'en fous s'il a choisi un moment de crise personnelle pour déclencher l'expropriation. A ce propos j'ai eu une longue discussion avec trois Sénégalais.

Je me suis laissé emporter.

Tout était trop clair dans ma tête et trop confus dans mes mots. Les Sénégalais n'étaient pas d'accord : « Mugabe est un tyran qui tue le jeu démocratique ». J'aime trop le jeu et pas assez la démocratie pour me laisser embarquer dans une vaine discussion.

Ma compagne dans le taxi de retour : « Comme d'habitude, quand tu veux être plus Noir que les Noirs et plus Femme que les Femmes, tu deviens artificiel, idéologique. » Si l'amour pour ma compagne n'avait pas mis en déroute ma colère contre tous les imbéciles qui se refusent à comprendre l'importance de renvoyer les colonisateurs blancs dans l'île de sa Majesté Élisabeth II, j'aurais répondu : « Ce n'est pas que je veuille, je suis plus Noir que les Noirs et plus Femme que les femmes ».

Heureusement que je ne l'ai pas fait. Un sixième sens m'a empêché de tomber dans le piège que, depuis 2 500, Platon tend aux apprentis penseurs. J'aurais sous-entendu qu'il existe une essence de la négritude et une essence de la féminité qui sont indépendantes de la couleur et des protubérances lactées. J'aurais parlé comme s'il existait quelque chose derrière les images. Comme s'il existait un copie de notre monde. Un monde des idées dans les cieux. Comme si notre monde n'était pas autosuffisant.

Soupçon

J'étais convaincu que l'expression « philosophes du soupçon » appliquée à la Très Sainte Trinité de l'autre siècle (Nietzsche, Marx et Freud) était une « invention » de Ricœur. Imaginez la surprise quand, en relisant la préface de « Humain trop humain », j'ai trouvé cette phrase : « *On a qualifié mes ouvrages d'école du soupçon.* »

Pragmatisme

Sans doute que Wittgenstein avait raison (comment Wittgenstein pourrait-il ne pas avoir raison chez des gens comme moi ?) quand, dans *Recherches philosophiques*, il écrit que les problèmes philosophiques sont destinés à se dissoudre complètement. Il a raison si les problèmes philosophiques sont les problèmes des ouvriers de la philosophie, mais si les problèmes philosophiques sont les problèmes des *quoi*, des *pourquoi*, de *l'avant* et de *l'après* que l'homme se pose dès qu'il parle, alors non. Malheureusement pour les philosophes analytiques qui tirent plus vite que leur ombre, le pauvre Heidegger n'est pas un ouvrier de la philosophie, mais un philosophe pragmatique comme leur Peirce chéri — je vole l'idée de Heidegger philosophe pragmatiste à Rorty.

Détail

La différence entre littérature et sciences humaines ainsi qu'entre littérature et philosophie saute aux yeux surtout dans le traitement qu'elles réservent aux détails. En littérature, le détail a une vie indépendante du tout, il jette une lumière sur l'ensemble et n'est pas écrasé par une structure. La structure est éventuellement créée par le regard du lecteur qui se détourne de la trop grande richesse du détail pour abstraire des éléments communs. Dans une œuvre littéraire on peut avoir une multitude de détails dont la seule nécessité est le libre choix de l'auteur : ils sont des éléments naturels dans le monde de la culture comme les lacs et les forêts dans le monde physique. On peut les aimer, les trouver ennuyeux mais il est inutile de leur demander : « Pourquoi êtes-vous là ? » Le détail parle en tant que détail et la construction est clairement secondaire — ce qui ne veut pas dire qu'il n'y a pas de chefs-d'œuvre comme la *Divine Comédie* où la structure et le détail se renforcent mutuellement ! Mais, dans ce cas, la différence entre philosophie et poésie, dans les moments les plus réussis, s'estompe complètement.

Par contre, dans les sciences humaines et dans la majorité des philosophies universitaires le détail est une excuse dont la structure a besoin.

Raison

Partout la raison met de l'ordre. Elle ne peut que mettre de l'ordre. Même celle des plus invétérés des irrationalistes car leurs cristallisations langagières deviennent des points d'appui pour le levier de la raison des autres. Que des phénomènes artistiques comme Dada puissent donner origine à des travaux universitaires et à une nouvelle académie en est une claire démonstration.

Les sens et les vaches

« Je crois avoir reconnu dans ton Simplicius, Michel Freitag, mais laisse-moi te dire que tu simplifies trop. Freitag est un moderne. La modernité a UN sens. [...] Dans le postmodernisme, plus de principe d'unité, plus d'aspiration, plus de sens, plus de foi en la RAISON. Nous avançons dans l'insensée, comme dit Ouellet le poète. [...] à force de foutre le concept de chaos dans toutes les sauces, on a fini par voir le monde ainsi. Au fond, tout ce merdier pessimiste, ça vient des mathématiciens. Cela dit, je ne te cache pas que je suis Freitagienne, comme une sotte penses-tu, car je ne connais pas les vaches. Mais je ne crois pas qu'il faille connaître les vaches pour penser d'une certaine façon le monde paysan. Il faut avoir un esprit hégélien. Je radote un peu mais au Trempet, on est censé être très libre. L. »

Moi aussi je crois que derrière Simplicius se « cache » Freitag, même si, dans les cassettes que Manon m'a livrées, je n'ai pas reconnu sa voix. Mais, que ce soit Freitag ou G.G. ou G.L., ça ne change rien. Mon désaccord, avec l'affirmation de Mme L. « *la modernité a UN sens tandis que la post-modernité n'en a*

pas », est le plus total : dans la modernité il y avait UN sens parce que les individus culturellement dominants (prêtres, philosophes, écrivains, artistes, etc.) qui pensaient pour les classes économiquement dominantes²³, opéraient un filtrage socialement utile et efficace des innombrables sens existants. Dans la post modernité cette tricherie ne tient plus et on en a alors inventée une autre : celle qui dit qu'il n'y a plus de sens et que la confusion règne. Mais, cette confusion est au service de la stabilité et de la conservation de l'ordre, exactement comme l'était UN sens. On a très facilement réussi à obtenir le consensus autour du chaos : tout le monde y croit (Mme L. est loin d'être seule !) : plus de différence entre gauche et droite, entre réactionnaires et révolutionnaires, entre penseurs de l'être et du devenir, entre cyniques et idéalistes, entre mécaniciens et philosophes... tous nagent en rond dans la barbotière du manque de sens même si certains nasillent la ballade du sens perdu et d'autres carcanent heureux parce qu'il n'y en a plus. Mais il suffit de faire quelques pas hors de la barbotière pour s'apercevoir que c'est exactement le contraire : le sens est partout. Il y en a de caché, de codé, d'évident et d'étalé ; en ville et à la campagne ; dans les centres d'achat et dans les centres d'accueil ; dans les culottes (petites) et sous les calottes (chechia, fez, kippa, barrette) ; il y en a pour tous les goûts, il suffit d'en avoir (du goût). Il y en a tellement qu'on risque de se faire gaver pendant qu'on ouvre notre grand bec pour crier qu'il n'y en a pas. Si, au lieu d'entrer dans la chorale du manque de sens, on s'efforçait de comprendre comment l'injustice se balade, comment elle s'est toujours baladée (de manière complètement indépendante du sens !) et comment elle risque de continuer à se balader encore longtemps on trouverait, peut-être, que le problème du sens est un malin détournement. Une ruse de la raison, dominante — pour paraphraser quelqu'un qui savait de quoi il parlait, quand il parlait de raison.

À propos des vaches. Moi non plus je ne crois pas qu'il faille connaître les vaches pour réfléchir, par contre, je crois qu'il faille connaître les vaches pour parler avec nostalgie d'un monde où les vaches comptaient où les vaches donnaient du lait et donnaient un sens qui a disparu pour en laisser naître d'autres.

Les mathématiciens — sans doute parce que parmi eux j'ai un certain nombre d'amis — ne me semblent pas responsables de quoi que ce soit dans le « merdier pessimiste ». Compagnons de la technique, pour nous faciliter la vie, ils créent des filets pour sortir des gros poissons de l'océan du sens.

23 Mais *ne pas penser pour les classes dominantes* n'est pas si simple que ça. Je dirais même que c'est impossible. Ce n'est pas un hasard si Socrate est devenu le penseur des commerçants ; Jésus celui de l'empire ; Augustin des bourgeois protestants ; Spinoza des professeurs bien placés ; Nietzsche des nazis et des intellectuels qui dominent dans les médias ; Sade des riches désœuvrés. Que les bourgeois bêtes s'extasient devant l'ironie subtile de Flaubert ou les détours détournés de Proust ou les manipulations de Joyce, est-ce un hasard ? Que le *Mangeurs de patates* ne soit pas dans des HLM où on continue à en bouffer à longueur de journée, est-ce un hasard ? L'empire romain fut bien capable de récupérer les chrétiens (ou vice versa ?), l'État français les bourgeois, les bourgeois le féminisme, n'est-ce pas ? Et alors ? Et alors, il n'y a pas que la pensée ou l'art !

Ontologie

À cause de son aura de mystère et de profondeur *Ontologie* est un mot qui faisait et qui fait encore un certain effet. Même parmi les philosophes. Après Aristote, Kant, Hegel et Heidegger, pour n'en citer que quatre, il faut avoir épaules et egos solides pour transporter de nouveaux concepts dans l'ontologie ou pour sortir les plus abrasés. Les informaticiens, catégorie aux egos bien structurés mais aux frêles épaules, s'acharnent à transporter des grains de poussière croyant déplacer des roches qui auraient laissé songeur même l'Ajax homérique. Mais je ne veux pas vous parler de mes collègues que l'ignorance excuse mais d'un philosophe qui n'a pas d'excuses et que les informaticiens citent volontiers lors de leurs percés ontologiques : Mario Bunge.

Au début de son troisième volume de *Treatise on Basic Philosophy*²⁴, là où il traite de l'ontologie, il présente dix conceptions de l'ontologie (ou métaphysique comme il dit, ce qui n'est pas tout à fait la même chose, mais ne pinaillons pas : la principale vertu d'un philosophe n'a jamais été la précision) dont les premières neuf sont erronées et la dixième, la sienne, est la bonne. Jusqu'à là rien de curieux : il suit la ligne établie par le comité centrale de la philosophie analytique. Rien de curieux non plus quand il met comme chef de file des positions erronées celle de Heidegger : on comprend très bien que le philosophe qui parle de la « maison de l'être » ne peut pas espérer avoir un bon traitement de la part d'un collègue qui veut fonder une ontologie exacte et scientifique. Une ontologie mesurable, quoi !

La métaphysique est un discours (en grec ancien ou en allemand moderne) sur l'Être, le Néant et le Dasein [l'existence humaine] (Heidegger 1930). Objection : impossible, parce que ce discours est incompréhensible et, de plus, de son propre aveu, irrationnel. Si vous en doutez cherchez de lire Heidegger ou Sartre.

Le discours de Heidegger est donc incompréhensible, ce qui veut dire, si on suit Bunge dans sa scientificité, qu'il existe un attribut des discours qu'on appelle *compréhensibilité* et que cet attribut est absent (vaut 0) dans les discours de Heidegger. Étant donné qu'il dit « *si vous doutez cherchez de lire* », il est évident, même s'il ne le dit pas, qu'il emploie *incompréhensible* dans l'acception courante du terme. Alors vu que moi, comme bien d'autres gens, je trouve que le discours d'Heidegger est compréhensible même si certains passages son obscures, j'infirme sa théorie. À moins que l'compréhensibilité ne soit pas un attribut du discours mais le résultat de l'interaction entre le texte et le lecteur (ce qui n'est pas tellement saugrenu). Si on veut être Bungiens, il faut alors dire que les textes de Heidegger sont incompréhensibles pour Bunge, ce qui implique que :

1. Bunge ment en disant qu'il ne comprend pas ou
2. Bunge n'est pas assez intelligent pour comprendre ou
3. Bunge ne connaît pas assez la philosophie pour suivre le discours de Heidegger ou
4. Bunge est tellement pris dans son discours parfois incompréhensible qu'il déforme le discours de Heidegger ou

une combinaison des quatre.

²⁴ Mario Bunge, *Treatise on Basic Philosophy, Volume 3, Ontology I,- The Furniture of the World*, D. Reidel, 1977.

Il y a sans doute d'autres possibilités, mais je crois que ces quatre possibilités sont un filet assez serré pour que le poisson Bunge n'échappe pas.

1889

Branle-bas sur le mamelon, là où les mughos et les derniers mélèzes, relais de corbeaux enroutés, cèdent à la mousse et aux lichens. D'aucuns prétendent avancer et d'autres s'apprentent à retourner cependant que des vieux, aux longs cheveux sales, s'entêtent à installer un campement. Tous craillent. Ici des coups d'armes à feu, là des piailllements d'enfants. Les râlements des femelles s'accouplent aux jurons amers d'ivrognes qui écrasent le bleu des gentianes. Devant un mélèze on joue du luth et, derrière le rocher aux chèvres, on jodle. La caravane de la culture s'est embourbée. Les mots-guides se rebellent : *Dieu, Nation, Homme, Démocratie, Progrès, Justice...* n'acceptent plus les ordres d'intellectuels aux jarrets vacillants. Les artistes fument les restes du romantisme. Les hommes de science halètent en reluquant la technique à la cuisse légère. Personne n'écoute. Friedrich écoute et il ne parlera plus. Lui seul prête l'oreille aux yeux qui fuient, à la main qui veut — et qui aura ou n'aura pas —, à la solitude qui proteste et à la vérité qui s'affaisse. En Engadine, les torrents et les abies tressaillent indifférents.

Adbusters et Derrida

À moins de croire que la philosophie ne soit une discipline que l'histoire ne touche, il est, sinon normal certainement souhaitable, que les philosophes réfléchissent à partir des faits et des paroles qui créent le monde. Si on croyait que la pensée et son expression n'étaient pas influencées par la manière de travailler, de faire la politique, de marcher, d'espérer, de manger, d'aimer, de boire... on ne serait pas fils de notre époque — ce qui est, en mots, possible. Rien dans la parole ne nous empêche de dire tout et le contraire de tout, ce qui, loin d'être un défaut, comme on a trop souvent tendance à le croire, n'est que la manifestation de la possibilité de tous les possibles. Possibles dans lesquels le futur coupera sa tranche de survie quotidienne : tranche qui deviendra le réel.

Si, de manière très grossière, on définit la société postmoderne comme la société du spectacle ou de la marchandisation globales, comme la société du relativisme absolu²⁵, celle où l'on s'acharne à montrer que tout « idéal » a une origine historique, alors un philosophe qui veut participer à la vie de la cité et de sa pensée ne peut faire comme si la majorité des gens, n'avaient pas leurs têtes pleines d'idées déversées par la télévision plutôt que par le curé, le pasteur et l'imam²⁶ ; comme si la masse croyait encore en Dieu avec

25 Ce qui est paradoxal, car le « relativisme absolu » devrait être un relativisme relatif. Est-ce qu'on pourrait sortir du paradoxe en parlant d'« absolu relatif » ? J'en doute. Si on était des philosophes du langage on pourrait dépenser quelques lignes pour démontrer que l'expression n'est pas philosophiquement significative et qu'elle crée des faux problèmes. Mais qui nous dit que le temps que l'on passe à débattre de « faux problèmes » n'est pas un temps qu'on ne passera pas à nous battre pour des opinions autour des « vrais » faux problèmes ?

26 Maintenant, comble de la malchance, certaines personnes ont le curé (ou le pasteur ou l'imam) et la télé.

la fermeture des Juifs les plus fermés de Isaac Singer ou dans le stalinisme comme n'importe quel nouveau Stakanov.

Il est donc étonnant que des personnes ouvertes aux nouvelles façons de montrer les vieux problèmes (exploitation, injustice, racisme, misogynie, etc.) et qui devraient monter sur leurs grands chevaux à la simple idée qu'il existe une pensée juste et intouchable que Dieu a enfermée dans les livres ou dans les cœurs, refusent de nouvelles catégories interprétatives surtout quand elles sont accompagnées par de nouvelles formes d'expression. Une certaine atrophie auriculaire les porte à confondre les philosophes postmodernes (les philosophes acritiques qui nagent, cyniques et contents, dans les eaux troubles de notre époque) avec les philosophes de la postmodernité qui s'efforcent d'ouvrir les yeux sur la possibilité de changer d'eau sans pour autant croire qu'un messie (parti, idéologie, armée ou grand chef spirituel), puisse le faire à l'aide d'une pensée magique qui, comme toute pensée magique, se repose sur les ailes du pouvoir. Parmi les philosophes qui réfléchissent à partir de leur époque, Jacques Derrida est celui qui, avec le plus d'acharnement et de cohérence, s'efforce de montrer une autre possibilité pour le monde sans pour autant renoncer à une critique radicale de tout ce qui se propose comme solution prête à l'emploi. Derrida est un philosophe assez ancré dans son temps pour ne pas croire aux miracles et assez politique et pragmatiste pour penser qu'on peut agir et transformer le monde même si l'idée qui nous guide n'est pas une vérité absolue. Surtout si cette vérité est historiquement construite. Si elle est humaine et donc parfois trop humaine, parfois pas assez.

Dans le numéro de Adbusters de janvier-février 2004, l'article de Anis Shivani est un bon exemple de cette confusion. À propos de Derrida « *la superstar postmoderne* », il écrit que quand, on le questionne sur « *la tolérance, le cosmopolitisme et les droits de l'homme* », Derrida « *avec coquetterie déconstruit les origines de ces valeurs, prétendant en même temps d'apprécier leur application* ». Il faut vraiment ne jamais avoir lu Derrida pour croire qu'il n'apprécie pas ces valeurs. Mais, en supposant que Anis Shivani a déjà lu quelques livres de Derrida, pourquoi cette méprise ? Parce que les valeurs doivent être intouchables et permettre ainsi à ceux qui les édifient de les employer comme bombes à retardement ? Il cite Derrida « *les discours ontothéologiques, philosophiques et religieux dans lesquels l'idéal cosmopolite a été formulé* » pour le qualifier d'obscur. J'aimerais bien savoir comment on peut trouver obscure cette affirmation (avec laquelle on peut bien sûr être d'accord ou non, mais qui est d'une clarté exemplaire) à moins de jouer au clown pour amuser des spectateurs. « *Nous devons défendre les droits de la personne, il ajoute, mais il entreprendre ensuite cette danse cynique de mots : " Les droits de la personne ne sont jamais suffisants... ils ne sont pas naturels. Ils ont une histoire — une histoire qui est récente, complexe et non terminée "* » Il est très difficile de voir une danse cynique de mots à moins de craindre les mots quand il s'en prendre aux idées qu'on veut faire passer pour intouchables. Le commentaire qui suit la citation montre qu'Anis Shivani confond allégrement la réflexion théorique avec la pratique politique, ce qui n'est pas grave dans une polémique de bar, mais que je trouve un peu rachitique quand on la retrouve noir sur blanc dans une revue qui est par ailleurs assez critique. « *Ne retenez pas votre souffle pour une défense sans équivoques des droits de la personne des prisonniers qui sont*

encore détenus sans procès par les forces armées américaines à Guantanamo ». Je n'ai jamais rien lu de Derrida sur les prisonniers de Guantanamo, mais je suis sûr qu'il est contre leur détention avec la même force que Anis Shivani, mais, si on espère que les Guantanamo soient moins nombreuses dans le futur, je ne pense pas qu'il y a d'autres alternatives, lorsqu'on reste dans le domaine de la parole et de la pensée, comme le fait Shivani aussi en écrivant dans *Adbusters*, que de penser que les droits de la personne sont un édifice complexe bâti très récemment et dont les fondations (c'est moi qui parle maintenant) sont sans doute moins solides que ne le pense Anis Shivani.

Pourquoi cette critique d'un philosophe que je crois très proche (politiquement) de l'esprit et des espoirs d'*Adbusters* ? Sans doute par ignorance ou par incapacité de différencier entre des philosophes comme Derrida qui ont engagé leur vie dans l'engagement théorique et politique et les épigones d'Heidegger, de Foucault ou de lui-même, dont l'écriture n'est qu'un ensemble de mots sans tête ni cœur.

Je ne sais pas ce qu'Anis Shivani fait en plus d'écrire « *un roman qui explore les guerres culturelles dans les universités postmodernes* », ce que je sais c'est que son roman doit le biaiser beaucoup s'il peut écrire que : « *S'il y a un malaise dont la civilisation occidentale souffre, cela provient des universitaires qui se sont fixé comme but de jeter à terre l'édifice qui les abritent* ». Le malaise de la civilisation, malheureusement, a des racines bien plus profondes que ne le pense Anis Shivani et la contribution des universitaires dont il parle est aussi importante que celle de Berlusconi dans la guerre en Irak. Même si je ne suis pas d'accord, je peux comprendre la peur des gens qui gravitent autour d'*Adbusters* pour une pensée qui met au centre la déconstruction des idéologies et des théories et que Anis Shavani résume si bien : « *Mais comment nous défendons-nous contre la perte des libertés fondamentales — menacées de tous les côtés dans la guerre au terrorisme — dans l'absence de principes fondamentaux intouchables*²⁷ ».

Il n'est pas facile de déconstruire tout et en même temps lutter pour des valeurs comme l'antiracisme, le respect de la vie, le féminisme, etc. Mais, en même temps, quoi de plus normal ? Notre tête, machine à analyser, a sa raison d'être dans l'émiettement des roches, souvent énormes, qui bloquent notre promenade vers la mort ; mais nous, (et Derrida comme nous), ne sommes pas que tête. Le reste, bien plus gros que la tête, vit en rassemblant les miettes pour réformer les corps qu'il vit stable en son enfance.

Éloignement

Dès que l'on décrit les événements historiques, ils s'éloignent et se fixent dans le passé. L'impression que l'on a, en lisant l'histoire, de participer, d'être dans les événements, ce n'est pas un rapprochement de l'événement historique à notre époque, mais notre fuite du présent dans un passé que devient encore plus éloigné dès que l'on s'installe.

27 Traduction libre de « *Grand narratives* ».

Boèce

Riche, cultivé, heureusement marié, romain, le conseiller le plus écouté à la cour ostrogothe de Théodoric le Grand. Mais, surtout philosophe. Comme Socrate philosophe, contrairement à Socrate puissant.

Puissant et heureux. Un jour la fortune bascule et comme Socrate est injustement²⁸ condamné à mort (en 524), mais, à la différence de Socrate, il est torturé de manière bestiale (parmi d'autres horreurs qu'il suffise de retenir qu'on lui serre le front jusqu'à lui faire sortir les yeux). En prison, entre une séance de torture et l'autre, il écrit un texte qui a survécu à toutes les modes : il a réveillé le Moyen âge, nourrit la Renaissance et continue à être lu par ceux qui croient qu'une raison bien conduite peut sauver l'homme même dans les moments où les « forces du mal » semblent dominer allègrement. Un texte lénifiant, mais dangereux : dangereux pour ceux qui sont encore loin du gîte éternel. Dangereux exactement comme est dangereux le *Court Traité* de Spinoza, la morphine ou l'opium. Un texte où la raison lime toute aspérité et ne laisse qu'un monde parfaitement lisse prêt pour la mort devenue le centre de la vie — ce qui est fort utile quand le futur est en bonne partie passé, mais qui est mortifère quand le passé est presque totalement dans le futur — où les passions sont évincées de l'âme avec des techniques sans pitié.

La philosophie se présente à Boèce comme une femme « *dont les yeux jetaient des flammes et révélaient une clairvoyance surhumaine, elle avait le teint vif et débordait d'énergie ; elle était pourtant si chargée d'ans [...] des brutes avaient déchiré ses habits.* » Cette femme perd son calme une fois seulement, tout au début, quand elle voit que Boèce tente de se faire consoler par la poésie. Elle lance alors « *des éclairs menaçants* » contre la poésie : « *Éloignez-vous, donc, Sirènes aux chants meurtriers et laissez mes propres Muses le soigner et le guérir.* »

Et guérir c'est accepter la mort. Laissez-faire la raison. Et si le Boèce emprisonné dans le récit la laisse faire, le Boèce prisonnier des Goths ponctue les discours de Madame Philosophie avec de courts poèmes. Mais madame philosophie est surtout une mère « *Était-il concevable que j'abandonne mon enfant ?* » Et comment aider un enfant de la philosophie sinon en traitant « *la grosseur qui s'est endurcie et que le désordre des émotions a fini par transformer en tumeur* ». Et cette mère demandera de croire en elle seule : elle seule peut porter le bonheur que jamais son enfant ne pourra trouver dans l'attachement aux choses éphémères de ce monde. Aux choses de la vie. À la vie.

Livre dangereux comme tous les livres. Livre plus dangereux que tous les livres pour ceux qui n'ont pas encore assez lutté pour trouver le bonheur dans le monde, pour ceux qui n'ont pas encore renoncé à la vie (qu'importe si nos pères ont renoncé ! Qu'importe !) ; pour ceux qui mourront imbéciles et béats s'ils vivent selon les dictats de maman philosophie avant que cette pute de vie ne leur ait saccagé le cœur. Un livre pour les derniers jours de la vie. Le livre de la mort. Le livre des morts. Le livre pour tous les vieux de cette terre.

²⁸ Une manière facile et concise pour demander de la sympathie pour Boèce, mais il est évident que toutes les condamnations à mort sont injustes

Un livre que j'aurais aimé découvrir dans une quarantaine d'années (à 100 ans).

À certaines époques, et la nôtre en est une, il faut choisir entre la pensée anémique et celle colérique. Seuls les anémiques ne choisissent pas.

Lourdeur

Heidegger cheminait dans les sentiers de la forêt noire qui menaient tous à la maison, ses disciples — les Derrida ou les Vattimo — volent d'un continent à l'autre et coqueriquent dans la cour de toutes les universités du monde. La pensée légère de Heidegger était liée au sol par des cordes millénaires, celle faible ou confuse de ses épigones forme de jolis nuages que le vent déplace à sa tête. Même scène vue d'un autre angle : le paysan qui connaît la légèreté du monde et sait la lourdeur de la terre et les citadins fils de l'asphalte et du cinéma qui prennent la légèreté du monde pour la lourdeur de la terre.

Ruelles

Un farfrelu propose sérieusement qu'on s'engage dans un mouvement pour planter des arbres dans les rues de Montréal et pour faire passer les autos dans les ruelles. Il faut que l'entrée des maisons donne sur des jardins et non sur des trottoirs, qu'il dit. Ils le traitent de fou et ils ont raison. Mais il a raison, car il est fou. Entre les folies de la raison et les raisons de la folie, le choix peut bien difficilement être raisonnable.

PS La folie a des raisons et que la raison ne connaît pas. Est-ce que disait ce vieux parieur ?

Chaos

Maturité n'est que capacité de revêtir de mots (ou de silences) un chaos que le jeune perçoit comme un simple chaos indicible. L'expression, même la plus rudimentaire, met de l'ordre même quand elle veut mettre du désordre. Un désordre exprimé n'est qu'ordre à un autre niveau, car le langage remplit chaque trou de sens.

Fumons

Je connais ce regard étonné et impitoyable. Il naît de l'enthousiasme et de l'intelligence déçue. Il est la marque de commerce des sauvages qui pensent qu'un seau est un seau et, dans un souper entre amis, entendent annoncer que Nietzsche proféra qu'un seau, parfois, n'est pas un seau. Que la seauitude n'existe pas. C'est le regard que le rite de la cigarette sauve.

Passé

On lit le passé à la lumière du présent. Quoi de plus banal ? Mais... qu'est-ce la lumière du présent sinon les mots du passé qui ordonnent la perception et les valeurs d'aujourd'hui ? Extraire un mot des tréfonds du passé c'est allumer une bougie dans le présent pour chercher un projecteur qui éclaire le passé.

Temps

Il y a un mécanisme sûr pour savoir si on a vieilli : le changement de perception de la vitesse du passage du temps. Dans les neuf premiers mois, il n'y a pas de temps, seul un espace : le corps de la mère.

Lentement — de votre point de vue — votre corps se fait une place dans le monde. Dans l'enfance une semaine peut être interminable (si vous attendez l'arrivée de votre cousin colombien) ou terriblement courte (si vous êtes sur une plage à Cuba). Dans l'adolescence, il y a des après-midis interminables et des soirées qui se terminent avant de commencer. Combien de fois, dans la vingtaine, avez-vous essayé de faire tourner la roue du temps, à votre guise, sans succès ? Ensuite, lentement, le temps perd de la consistance, devient pur, devient abstrait. Une semaine est une semaine, un mois un mois. Vous et le temps, vous êtes comme piston et cylindre. Mais à un certain moment, les choses se gâtent, sans que vous ne sachiez ni comment ni pourquoi le samedi arrive toujours trop tôt. Même l'hiver canadien est trop court.